0 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE

WILLIAM MORRIS

NOUVELLES DE NULLE PART

(NEWS FROM NOWHERE)

EXTRAITS

TRADUITS PAR P.-G. LA CHESNAIS

II



PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
LIBRAIRIE GEORGES BELLAIS
RUE CUJAS, 17

1902



BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE. N° 12.

William MORRIS

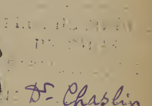
NOUVELLES DE NULLE PART

(NEWS FROM NOWHERE)

EXTRAITS

Traduits par P.-G. LA CHESNAIS

II



PARIS
SOCIETE NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'EDITION
LIBRAIRIE GEORGES BELLAIS
RUE CUJAS, 17

1902

NOUVELLES DE NULLE PART

(EXTRAITS)

XV

SUR LE MANQUE D'ÉMULATION DANS UNE SOCIÉTÉ COMMUNISTE

— Oui, dis-je. Je m'attends à voir paraître Dick et Clara d'un moment à l'autre : ai-je le temps de vous poser une ou deux questions avant leur arrivée ?

— Faites, cher voisin, faites, dit le vieil Hammond. Plus vous me questionnerez, plus je serai content; et d'ailleurs, s'ils viennent et me trouvent au milieu d'une réponse, ils n'auront qu'à s'asseoir tranquillement et à faire semblant d'écouter jusqu'à ce que j'aie fini. Je ne les troublerai pas ; ils seront très satisfaits d'être assis côte à côte et de se savoir près l'un de l'autre.

Je souris, comme il convenait, et dis :

— Bien ; je continuerai la conversation sans faire attention à eux, lorsqu'ils entreront. Voici donc ce que je voudrais vous demander : comment amenez-vous les gens à travailler, s'il n'y a pas de récompense du travail, et, particulièrement, comment les amenez-vous à travailler avec énergie ?

— Pas de récompense du travail ? dit Ham-

mond, d'un ton grave. La récompense du travail est *la vie*. N'est-ce pas assez?

— Mais aucune récompense pour un travail particulièrement bien fait?

— Ample récompense : la récompense de la création ; le salaire que Dieu gagne, comme on aurait dit autrefois. Si vous vous mettez à demander un paiement pour le plaisir de créer, — la perfection du travail n'est pas autre chose, — la prochaine fois, nous entendrons quelque proposition pour récompenser la procréation des enfants.

— Mais l'homme du dix-neuvième siècle disait que c'est un désir naturel de procréer des enfants et un désir naturel de ne pas travailler.

— Oui, oui, je connais cette antique platitude, — complètement fausse, et même, pour nous, tout à fait dénuée de sens. Fourier, dont tout le monde se moquait, comprenait mieux la question.

— Pourquoi est-ce dénué de sens pour vous?

— Parce que cela suppose que tout travail est souffrance, et nous sommes si loin de le croire, que, comme vous avez pu le remarquer, une sorte de crainte grandit parmi nous qu'un jour nous manquions, non de richesse, mais d'ouvrage. C'est un plaisir que nous craignons de perdre, non une peine.

— Oui, j'ai remarqué cela, et je complais aussi vous interroger à ce sujet. Mais, en attendant, vous parliez de l'agrément du travail parmi vous ; que vouliez-vous prétendre au juste?

— Ceci, que maintenant *tout* travail est agréable ; soit parce que l'espoir d'acquérir honneur et prospérité en travaillant cause une excitation agréable, même lorsque le travail en lui-même est peu plaisant; soit parce qu'il est devenu une agréable habitude, comme, par exemple, pour ce que vous pourriez appeler un travail machinal; enfin (et la plus grande partie de notre travail est de cette sorte) parce que le travail lui-même procure un véritable plaisir des sens, c'est-à-dire qu'il est fait par des artistes.

— Je comprends. Pouvez-vous me dire maintenant comment vous êtes parvenus à cet heureux état? Car, à parler franchement, cette transformation des mœurs de l'ancien monde me paraît beaucoup plus grande et plus importante que tous les autres changements que vous m'avez racontés, relativement au crime, à la politique, à la propriété et au mariage.

— Vous avez raison, dit-il. Vous pourriez même dire, plutôt, que c'est cette transformation qui rend toutes les autres possibles. Quel est l'objet de la révolution ? Certainement, de rendre les gens heureux. La révolution ayant accompli sa transformation prédestinée, comment pouvez-vous empêcher la montée de la contre-révolution, si ce n'est en rendant les gens heureux? Quoi ! faudra-t-il attendre du malheur la paix et la stabilité? Il serait plus raisonnable de vouloir cueillir des raisins sur les buissons d'épine, des figues sur les chardons! Et le bonheur sans un heureux travail journalier est impossible.

— Très évidemment juste, dis-je : car il me semblait que le vieillard prêchait un peu. Mais répondez à ma question : comment avez-vous atteint ce bonheur ?

— En peu de mots, par l'absence de contrainte artificielle, par la liberté pour tout homme de faire ce qu'il sait faire le mieux, jointe à la connaissance des produits du travail dont nous avons réellement besoin. Je dois avouer que nous ne sommes parvenus à cette connaissance que lentement et péniblement.

— Continuez, dis-je, donnez-moi plus de détails ; expliquez plus complètement. Ce sujet m'intéresse excessivement.

— Oui, je vais le faire ; mais, pour cela, il faut que je vous ennuie en vous parlant un peu du passé. Le contraste est nécessaire pour cette explication. Ça ne vous fait rien ?

— Non, non.

Il se réinstalla dans son fauteuil pour un long discours :

— Il est évident, d'après tout ce que nous avons entendu dire et lisons, qu'à la dernière époque de la civilisation, les hommes se trouvaient dans un cercle vicieux, quant à la production des biens. Ils avaient atteint une merveilleuse facilité de production et, afin de tirer le meilleur parti de cette facilité, ils avaient peu à peu créé (ou, plutôt, laissé se former) un système extrêmement compliqué de vente et d'achat, que l'on a appelé le marché mondial ; et ce marché mondial, une fois mis en train, les obligeait à continuer de fabriquer plus de pro-

duits, et toujours plus de produits, qu'ils en eussent besoin ou non. Ainsi, tandis que, bien entendu, ils ne pouvaient s'affranchir de la nécessité de fabriquer pour les nécessités réelles, ils créaient une série indéfinie de nécessités factices ou artificielles, qui devint, sous la loi de fer du susdit marché mondial, égale en importance aux nécessités de la vie. Par là, ils se surchargèrent d'une prodigieuse masse de travail, uniquement pour maintenir leur misérable système.

— Oui, et alors ?

— Eh bien ! alors, comme ils s'étaient obligés à chanceler sous cet horrible fardeau d'inutile production, il leur devint impossible de considérer le travail et ses résultats à un autre point de vue que celui-ci : l'effort incessant pour dépenser sur chaque article la plus faible somme possible de travail, et en même temps pour fabriquer autant d'articles que possible. A cette « production à bon marché », comme on disait, tout était sacrifié. Le bonheur de l'ouvrier dans son travail, ou plutôt son confort le plus indispensable, sa santé même, sa nourriture, ses vêtements, son logement, son temps, son plaisir, son éducation — bref, sa vie — ne pesaient pas un grain de sable dans la balance, comparés à cette affreuse nécessité de « produire à bon marché » des objets, dont une grande partie ne valaient pas la peine d'être produits du tout. Oui, et on raconte, et il faut le croire, si accablants sont les témoignages, — bien que beaucoup, aujourd'hui, ne puissent pas le croire, —

que même des hommes riches et puissants, les maîtres des pauvres diables dont je viens de parler, consentaient à vivre au milieu de spectacles, de bruits et d'odeurs tels qu'il est dans la nature humaine d'en avoir horreur et de les fuir, afin de soutenir par leurs richesses cette suprême extravagance. En fait, la communauté tout entière était prise dans la gueule de ce monstre dévorant, « la production à bon marché », où l'avait jetée le marché mondial.

— Hélas ! dis-je. Mais qu'arriva-t-il ? Leur habileté et leur facilité à produire ne sont-elles pas venues à bout de ce chaos misérable, à la fin ? N'ont-ils pu gagner de vitesse ce marché mondial, puis, résolument, se mettre à chercher les moyens de se soulager de cette effroyable charge de travail superflu ?

Il sourit amèrement.

— L'ont-ils seulement essayé ? Je n'en suis pas sûr. Vous connaissez le vieux dicton : l'insecte s'habitue à vivre dans le fumier ; et que le fumier leur parût doux ou non, il est certain que ces gens y vivaient.

Sa façon de juger la vie du dix-neuvième siècle me suffoqua un peu, et je dis faiblement :

— Mais l'économie de travail due aux machines ?

— Eh ! fit-il. Qu'est-ce que vous dites-là ? L'économie de travail due aux machines ? Oui, elles étaient faites « pour économiser le travail » (ou, pour parler plus clairement, des vies d'hommes) sur tel ouvrage, afin de pouvoir le

dépenser, — je pourrais dire le gaspiller, — sur tel autre ouvrage, probablement inutile. Ami, toutes leurs inventions pour épargner le travail aboutissaient uniquement à augmenter le fardeau de travail. L'appétit du marché mondial croissait en raison du travail dont il se nourrissait : les pays compris dans le cercle de la « civilisation » (c'est-à-dire la misère organisée) regorgeaient des rebuts du marché, et la force et la ruse étaient employées sans frein à « ouvrir » des pays hors de ces limites. Ce procédé d' « ouverture » est étrange pour quiconque a lu les professions de foi des hommes de cette époque, mais n'a pas pénétré leur manière d'agir ; c'est peut-être ce qui nous montre au pis la grande tare du dix-neuvième siècle : la pratique d'une affectation hypocrite pour éviter la responsabilité d'une férocité réelle. Lorsque le marché mondial civilisé guettait un pays qui jusqu'alors avait échappé à ses griffes, on trouvait quelque prétexte clair, — la suppression d'un esclavage différent de celui du commerce, et moins cruel ; l'expansion d'une religion à laquelle ses promoteurs ne croyaient plus ; la « délivrance » de quelque forcené ou de quelque fou homicide, que ses méfaits avaient mis dans l'embarras au milieu des indigènes du pays « barbare » ; — bref, n'importe quel bâton avec lequel on pût frapper. Puis on prenait un aventurier hardi, sans principes, ignorant (il n'était pas difficile à trouver à l'époque de la concurrence), et on l'invitait, à force de présents, à « créer un marché » en brisant tout ce qu'il

pouvait y avoir de traditions sociales dans le pays condamné, en y détruisant à loisir tout ce qu'il lui plairait. Il forçait les indigènes à recevoir des produits dont ils n'avaient pas besoin et s'emparait de leurs produits naturels en « échange », — c'était le nom de cette sorte de vol, — et, par là il « créait de nouveaux besoins », et pour y suffire (c'est-à-dire pour que leurs nouveaux maîtres leur permissent de vivre), les malheureux, impuissants, étaient obligés de se vendre et se soumettre à l'esclavage de l'écrasant travail sans espoir, afin d'avoir de quoi acheter les inutilités de la « civilisation ». Ah ! dit le vieillard en désignant le musée, j'ai lu des livres et des papiers là-dedans où sont racontées d'étranges histoires sur la manière dont la civilisation (ou misère organisée) traitait la « non-civilisation », depuis le temps où le gouvernement britannique envoyait, de propos délibéré, des couvertures infectées de petite vérole, comme poison de choix, à d'innocentes tribus de Peaux-Rouges, jusqu'à l'époque où l'Afrique fut dévastée par un homme appelé Stanley, qui...

— Pardon, dis-je, mais, vous le savez, le temps presse, et je désire continuer notre sujet suivant le chemin le plus court possible ; je voudrais tout de suite vous demander ceci sur les produits fabriqués pour le marché mondial : quelle était leur qualité ? ces gens, qui étaient si habiles à fabriquer, je suppose qu'ils fabriquaient bien ?

— La qualité ! dit le vieillard d'un ton bour-

ru, assez mécontent d'être interrompu dans son histoire ; comment auraient-ils pu faire attention à de telles niaiseries que la qualité des marchandises qu'ils vendaient? Les meilleures étaient d'une assez basse moyenne et les plus mauvaises étaient de simples pis-aller qu'on prenait en guise des objets demandés, mais qu'on n'aurait pas supportés si l'on avait pu avoir autre chose. C'était une plaisanterie courante de ce temps-là, que les produits étaient faits pour la vente et non pour l'usage ; plaisanterie que vous pouvez comprendre, vous qui venez d'une autre planète, mais nos gens ne le peuvent pas.

— Quoi ! ne faisaient-ils rien de bien ?

— Si, il y avait une catégorie de produits qu'ils fabriquaient absolument bien, et c'était la catégorie des machines qui servaient à fabriquer les objets. C'étaient habituellement des ouvrages tout à fait parfaits, admirablement appropriés à leur usage. En sorte que l'on peut dire que le grand exploit du dix-neuvième siècle a été la fabrication de machines, merveilles d'invention, d'habileté et de patience, dont on se servait pour la production d'innombrables quantités de pis-aller sans valeur. En réalité, les propriétaires de machines ne considéraient rien de ce qu'ils fabriquaient comme des produits, mais uniquement comme des moyens de s'enrichir. Bien entendu, le seul signe auquel on reconnaissait l'utilité des produits était qu'il se trouvât des acheteurs — raisonnables ou stupides, peu importait.

— Et les gens s'arrangeaient de cela ?

— Un temps.

— Et ensuite ?

— Ensuite, la culbute, dit le vieillard en souriant, et le dix-neuvième siècle s'est vu lui-même comme un homme qui aurait perdu ses habits étant au bain et qui est obligé d'aller tout nu par la ville.

— Vous êtes bien dur pour ce malheureux dix-neuvième siècle.

— Naturellement, je le connais si bien.

Il se tut un moment, puis il dit :

— Il y a dans notre famille des traditions — des histoires véritables, plutôt — datant de ce siècle : mon grand-père a été une de ses victimes. Si vous êtes un peu au courant, vous comprendrez combien il a souffert, si je vous dis qu'il était, en ce temps-là, un pur artiste, un homme de génie et un révolutionnaire.

— Je crois comprendre, dis-je ; mais maintenant, il semble, vous avez changé tout cela ?

— Oui, plutôt. Les produits que nous fabriquons sont faits parce qu'on en a besoin : les hommes travaillent pour l'usage de leurs voisins, comme ils travailleraient pour eux-mêmes, et non pour un vague marché dont ils ne savent rien et sur lequel ils n'ont aucun contrôle : comme il n'y a ni achat ni vente, ce serait simplement de la folie de fabriquer des produits pour le cas où on en aurait besoin ; car il n'y a plus personne qui puisse être forcé à les acheter. Ainsi, tout ce qui est fabriqué est bon, et absolument propre à son objet. Rien

ne *peut* être fait que pour un usage déterminé; aussi on ne fait pas de produits inférieurs. De plus, comme je l'ai déjà dit, nous nous sommes rendu compte de nos besoins, en sorte que nous ne fabriquons pas plus que ce qu'il nous faut; et comme rien ne nous oblige à fabriquer une grande quantité de choses inutiles, nous avons assez de temps et de ressources pour regarder la fabrication comme notre plaisir. Tout travail qui serait fastidieux à faire à la main est fait par un machinisme énormément perfectionné; et tout travail qu'il est agréable de faire à la main est fait sans machinisme. Il n'est pas difficile de trouver de l'ouvrage convenant au tour d'esprit particulier à chacun; en sorte que nul n'est sacrifié aux besoins d'un autre. De temps en temps, lorsque nous avons reconnu que quelque travail est trop déplaisant ou pénible, nous l'avons abandonné, et nous avons tout à fait renoncé à l'objet qu'il produisait. Vous voyez bien maintenant que, dans ces conditions, tout le travail que nous faisons est un exercice de l'esprit et du corps plus ou moins agréable : en sorte qu'au lieu d'éviter le travail, tout le monde le recherche ; et, les gens étant devenus plus adroits au travail de génération en génération, il est devenu si facile qu'il semble que l'on fasse moins, alors que probablement on produit davantage. Je pense que cela explique cette crainte, à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure, d'une disette possible de travail, crainte que vous avez peut-être déjà remar-

quée, sentiment qui grandit et qui s'est développé depuis une vingtaine d'années.

— Mais croyez-vous qu'il y ait à craindre une disette de travail parmi vous ?

— Non, je ne crois pas, et je vous dirai pourquoi ; c'est le penchant de chacun de rendre son propre ouvrage de plus en plus agréable, ce qui a pour résultat d'élever l'idéal de perfection (car personne n'aime produire un ouvrage qui ne soit pas à son honneur) et de provoquer une plus mûre réflexion avant la production ; et il y a un nombre si considérable de choses qui peuvent être traitées comme des œuvres d'art, que cela seul donne du travail à une foule de gens adroits. Et puis, si l'art est inépuisable, la science l'est aussi ; et bien qu'elle ne soit plus la seule occupation innocente à laquelle un homme intelligent puisse passer son temps, comme on le croyait autrefois, il y a pourtant — et je pense qu'il y aura toujours — beaucoup de gens qu'excite la lutte contre ses difficultés, et qui la préfèrent à tout. Et puis, à mesure que le travail impliquera de plus en plus de plaisir, je pense que nous reprendrons des genres d'ouvrage produisant des objets désirables, mais que nous avons abandonnés faute d'avoir su les conduire agréablement. Au surplus, je crois que c'est seulement dans certaines parties de l'Europe, plus avancées que le reste du monde, que vous entendrez parler de cette crainte d'une disette de travail. Les pays qui ont été autrefois les colonies de la Grande-Bretagne, par exemple,

et particulièrement l'Amérique — surtout la partie de l'Amérique qui a formé les Etats-Unis — nous sont aujourd'hui et seront pendant longtemps d'une grande ressource. Ces pays, et, comme je vous le dis, particulièrement l'Amérique du Nord, ont si terriblement souffert des derniers jours de la civilisation dans toute sa vigueur, et vivre y était devenu tellement affreux, qu'ils sont maintenant très en retard pour tout ce qui rend la vie agréable. On peut dire que depuis près de cent ans les gens de l'Amérique du Nord sont occupés à transformer en habitation un monceau d'ordures puantes ; et il y a encore beaucoup à faire, d'autant plus que le pays est si grand.

— Eh bien, dis-je, je suis extrêmement heureux de penser que vous avez une telle perspective de bonheur devant vous. Mais je voudrais vous poser encore quelques questions, et ensuite j'aurai fini pour aujourd'hui.

XVI. — *Diner dans la grande salle du marché de Bloomsbury.* — Clara et Dick viennent chercher les deux causeurs pour les mener au hall du marché de Bloomsbury où le repas est préparé dans une vaste salle ornée de peintures murales représentant des scènes de légendes. L'Hôte admire le travail élégant et la grâce simple de la vaisselle et de l'ameublement.

XVII

COMMENT S'EST PRODUIT LE CHANGEMENT

Après le dîner, les jeunes gens partent en promenade.

Le vieillard et moi restâmes bientôt seuls dans la grande salle, le soleil de l'après-midi luisant sur le vin rouge dans nos grands verres aux formes gracieuses. Hammond dit :

— Y a-t-il quelque chose qui vous intrigue particulièrement dans notre manière de vivre, maintenant que vous en avez entendu raconter assez et que vous en avez vu un peu ?

— Je crois que ce qui m'intrigue le plus est de savoir comment tout cela s'est produit.

— Cela se conçoit ; le changement est si grand. Il serait difficile de vous raconter toute l'histoire, peut-être impossible : savoir, mécontentement, traîtrise, désappointement, ruine, misère, désespoir, — ceux qui ont travaillé au changement, parce qu'ils savaient voir plus loin que les autres, ont traversé toutes ces phases de souffrance ; et il n'y a pas de doute que tout le temps la plupart des hommes ont assisté, sans comprendre ce qui se passait, trouvant tout cela très naturel, comme le lever et le coucher du soleil ; et ce l'était bien aussi.

— Dites-moi une chose, si vous le pouvez. Le

changement, la « révolution », comme on l'appelait, s'est-il produit pacifiquement ?

— Pacifiquement ? Quelle paix y avait-il parmi la masse confuse de ces pauvres malheureux du dix-neuvième siècle ? C'était la guerre d'un bout à l'autre : guerre âpre, jusqu'au moment où l'espoir et la joie y mirent fin.

— Voulez-vous dire des combats effectifs avec des armes, ou bien des grèves et des lock-outs, et la famine dont nous avons entendu parler ?

— Les deux, les deux. En somme, l'histoire de la terrible période de transition entre l'esclavage commercial et la liberté peut être résumée ainsi. Lorsque surgit l'espoir de réaliser pour tous les hommes une condition de vie communiste, le pouvoir des classes moyennes, qui dominaient alors la société, était si énorme et écrasant que presque à tous cela paraissait un rêve, — même à ceux qui avaient, pour ainsi dire malgré eux, en dépit de leur raison et de leur jugement, conçu ces espérances. Ceci était d'autant plus vrai que plusieurs de ces hommes, plus éclairés, que l'on appelait alors socialistes, quoiqu'ils sussent bien, et même affirmassent publiquement, que la seule condition sociale raisonnable est le communisme pur, tel que vous le voyez maintenant autour de vous, reculaient cependant devant ce qui leur paraissait la tâche stérile de prêcher la réalisation d'un heureux rêve. En regardant en arrière, maintenant, nous pouvons voir que la grande cause efficiente du changement était une aspi-

ration vers la liberté et l'égalité, de même nature, si vous voulez, que la passion irraisonnée de l'amant; une nausée qui faisait rejeter avec horreur la vie solitaire, sans but, de l'homme bien posé, bien élevé, de cette époque : ce sont là des phrases, mon cher, qui pour nous, hommes d'aujourd'hui, ont perdu leur sens, tellement nous sommes loin de l'affreux état qu'elles représentent.

Eh bien, ces hommes si conscients de ce sentiment n'avaient pourtant pas foi en lui, comme moyen de produire le changement. Et il n'y avait à cela rien d'extraordinaire : car, en regardant autour d'eux, ils voyaient la masse immense des classes opprimées, trop courbées sous la misère de leur vie et trop enfouies dans l'égoïsme de la misère pour être capables de concevoir une autre issue que la voie ordinaire imposée par le système d'esclavage sous lequel on vivait : rien de mieux qu'une chance éloignée de grimper de la classe opprimée dans la classe opprimante.

Aussi, tout en sachant que le seul but raisonnable pour ceux qui voudraient améliorer le monde était de réaliser une condition d'égalité, pourtant, dans leur impatience désespérée, ils en arrivèrent à se convaincre que s'ils pouvaient, par n'importe quel moyen, modifier assez profondément le mécanisme de la production et le régime de la propriété pour que les « classes inférieures » (telle était l'horrible expression) vissent leur esclavage un peu allégé, elles seraient prêtes à s'adapter à ce mécanisme

et s'en serviraient pour améliorer leur condition toujours davantage, jusqu'à ce qu'enfin le résultat fût une égalité de fait (ils aimaient beaucoup employer le mot « fait ») : en effet, « les riches » seraient obligés de payer si cher pour maintenir « les pauvres » dans une situation acceptable, que la situation des riches cesserait d'être avantageuse et peu à peu disparaîtrait. Vous me suivez ?

— A peu près, dis-je. Continuez.

— Eh bien, puisque vous me suivez, vous allez voir qu'en théorie cela n'était pas tout à fait déraisonnable ; mais « en fait » il se trouva qu'on s'était trompé.

— Comment cela ?

— Mais ne le voyez-vous pas ? Parce que cela impliquait la fabrication d'un machinisme par ceux-là qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient faire faire aux machines. Dans la mesure où les masses de la classe opprimée appuyèrent cette méthode de *progrès*, elles le firent pour se procurer des rations d'esclaves *progressives* — tous ceux qui pouvaient. Et si ces classes avaient été véritablement incapables de cette émotion instinctive qui produisait la passion que j'ai dite pour la liberté et l'égalité, ce qui serait arrivé, je crois, aurait été ceci : une certaine partie des classes laborieuses aurait bénéficié d'un tel progrès dans sa situation, qu'elle aurait approché de la situation des hommes moyennement riches; mais, au-dessous de ceux-là, il y aurait eu une grande classe d'esclaves extrêmement misérables, dont l'esclavage aurait été de beau-

coup plus désespéré que n'avait été le précédent esclavage de classe.

— Qu'est-ce qui a empêché cela ?

— Mais, bien entendu, précisément cet instinct vers la liberté dont j'ai parlé. Il est vrai que la classe des esclaves ne pouvait concevoir le bonheur d'une vie libre. Pourtant ils parvinrent à comprendre (et même très vite) qu'ils étaient opprimés par leurs maîtres, et ils prétendirent, vous voyez combien justement, qu'ils pouvaient se passer d'eux, quoique peut-être ils sussent à peine comment ; on aboutit à ceci : s'ils ne pouvaient apercevoir dans l'avenir le bonheur et la paix de l'homme libre, du moins ils apercevaient la guerre, dont un vague espoir leur disait que sortirait cette paix.

— Pourriez-vous plutôt me raconter plus expressément ce qui arriva alors ? dis-je, car je le trouvais un peu vague en ce moment.

— Oui, je le peux. Le mécanisme social à l'usage des gens qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient, et qui était connu en ce temps-là sous le nom de socialisme d'Etat, fut en partie établi, mais de façon très fragmentaire. Cela n'alla pas sans à-coups ; on rencontrait naturellement, à chaque pas, la résistance des capitalistes ; et ce n'est pas étonnant, puisqu'on tendait de plus en plus à renverser le système commercial dont je vous ai parlé, sans rien mettre à la place de réellement efficace. Le résultat fut une confusion croissante, une grande souffrance parmi les classes ouvrières, et, par suite, un grand mécontentement. Longtemps les choses conti-

nuèrent ainsi. Le pouvoir des classes supérieures avait diminué, à mesure que diminua leur domination sur la richesse générale, et elles ne purent plus l'emporter haut la main comme elles y avaient été habituées à l'époque précédente. En cela, les résultats justifiaient les socialistes d'Etat. D'autre part, les classes ouvrières étaient mal organisées et devenaient en réalité plus pauvres, malgré les concessions (pourtant sérieuses, à la longue) auxquelles on avait obligé les maîtres. Ainsi les choses se balançaient : les maîtres ne pouvaient réduire leurs esclaves à complète sujétion, tout en réprimant quelques faibles émeutes partielles assez facilement. Les ouvriers arrachaient à leurs maîtres des améliorations, réelles ou imaginaires, dans leur situation, mais ne pouvaient leur arracher la liberté. Enfin vint la grande débâcle. Pour expliquer ceci, il faut que vous compreniez qu'il avait été fait de très grands progrès parmi les ouvriers, bien qu'on eût peu gagné, comme je l'ai dit, dans le sens de la vie matérielle.

Je fis l'innocent :

— En quel sens pouvaient-ils faire des progrès, sinon dans la vie matérielle ?

— Dans le sens de la capacité d'instaurer un état de choses où la vie matérielle serait abondante et facile à gagner. Ils avaient enfin appris à s'unir, après une longue période de fautes et de désastres. Les ouvriers avaient maintenant une organisation complète pour la lutte contre leurs maîtres, lutte qui pendant plus d'un demi-

siècle avait été considérée comme une des conditions inévitables du système moderne de travail et de production. Cette union avait maintenant pris la forme d'une fédération de tous ou presque tous les métiers salariés reconnus, et c'était par son moyen que les améliorations dans la condition des travailleurs avaient été arrachées aux maîtres. Bien qu'ils prissent part assez souvent aux émeutes qui se produisaient, surtout dans les premiers temps de leur organisation, cela ne constituait en aucune façon une partie essentielle de leur tactique ; même, à l'époque dont je parle maintenant, ils étaient parvenus à une telle force que, la plupart du temps, la simple menace d'une « grève » était suffisante pour obtenir quelque concession secondaire, parce qu'ils avaient abandonné l'absurde tactique des anciens syndicats, qui faisaient chômer une partie seulement des ouvriers de telle ou telle industrie et les aidaient pendant le chômage sur le travail de ceux qui continuaient. A cette époque, ils avaient une énorme réserve d'argent pour soutenir les grèves et pouvaient arrêter complètement une industrie pour quelque temps, s'ils le décidaient.

— Avec de pareilles sommes, n'y avait-il pas un sérieux danger d'abus, de... tripotages ?

Le vieil Hammond s'agita sur son siège et dit :

— Tout cela est passé depuis longtemps, et pourtant j'éprouve une véritable honte d'être obligé de vous dire que c'était plus qu'un danger ; même, plus d'une fois, l'union tout entière

parut brisée en morceaux à cause de cela : mais, à l'époque dont je vous parle, les choses semblaient si imminentes, et, du moins pour les ouvriers, la nécessité de leur action dans la tourmente qui se précipitait, produite par la lutte du travail, était si évidente, que la situation avait développé parmi tous les gens capables de raison une profonde gravité, une résolution qui rejetait tout ce qui n'était pas essentiel, et qui, pour quiconque pensait, était grosse du changement prochain : un tel milieu était trop dangereux pour des traîtres et de simples égoïstes, et peu à peu ils furent chassés et rejoignirent, pour la plupart, les réactionnaires déclarés.

— Et ces améliorations, dis-je, qu'étaient-elles ? ou plutôt de quelle nature ?

— Quelques-unes, et celles-là de l'importance la plus effective pour la vie matérielle, furent admises par les maîtres sous la contrainte directe des ouvriers ; les nouvelles conditions de travail ainsi obtenues n'étaient que de simples coutumes, sans force de loi ; mais, une fois établies, les maîtres n'osaient pas essayer de les retirer, en face du pouvoir grandissant des Travailleurs Unis. Quelques-unes aussi étaient des poussées faites sur le sentier du socialisme d'Etat ; on a vite fait d'en résumer les plus importantes. A la fin du dix-neuvième siècle, un cri s'éleva, qu'il fallait forcer les maîtres à employer leurs hommes un moins grand nombre d'heures par jour ; ce cri enfla rapidement, et les maîtres durent céder. Mais il était bien évi-

dent qu'à moins de comporter un prix du travail plus élevé pour chaque heure, ce serait une illusion, et que les maîtres, à moins d'y être forcés, s'en tiendraient là. Aussi, après une longue lutte, une autre loi fut votée, fixant un prix minimum du travail dans les industries les plus importantes, laquelle à son tour dut être appuyée par une loi fixant le prix maximum des denrées alors considérées comme nécessaires à la vie d'un ouvrier.

— On se rapprochait terriblement des rations de pauvres des Romains, dis-je en souriant, et de la distribution parcimonieuse de pain au prolétariat.

— Beaucoup le disaient à l'époque, dit le vieillard sèchement; et ce fut longtemps un lieu commun, que le socialisme d'Etat aboutirait à cette fondrière, s'il aboutissait, ce qui, vous le savez, n'arriva pas. Cependant, il alla plus loin que ces questions de minimum et de maximum, et, soit dit en passant, nous pouvons voir maintenant qu'elles étaient nécessaires. Le gouvernement se trouva dans l'obligation de répondre à la clameur de la classe des maîtres disant que la destruction du commerce était proche (destruction aussi désirable, s'ils l'avaient su, que l'extinction du choléra, qui heureusement a eu lieu depuis). Et il fut forcé d'y répondre par une mesure hostile aux maîtres, l'établissement d'ateliers nationaux pour la production des denrées nécessaires et de marchés pour leur vente. L'ensemble de ces mesures fit quelque effet: elles étaient en somme de même nature que les

règles édictées par le gouverneur d'une ville assiégée. Mais, naturellement, aux classes privilégiées il semblait que la fin du monde fût arrivée, lorsque de pareilles lois entraient en vigueur.

Et cela n'était pas tout à fait sans raison : l'expansion des théories communistes, et la mise en œuvre partielle du socialisme d'Etat, avaient d'abord dérangé, et finalement presque paralysé le merveilleux système commercial sous lequel le vieux monde avait si fiévreusement vécu et qui avait engendré, pour un petit nombre, le plaisir d'une vie de joueurs, et pour beaucoup, ou la plupart, une vie de pure misère. Survinrent, les unes par dessus les autres, de « mauvaises périodes », comme on disait, et elles étaient en effet bien mauvaises pour les esclaves salariés. L'année 1952 fut l'une des pires à cette époque ; les ouvriers souffrirent horriblement : les ateliers nationaux, insuffisants, inefficaces, qui étaient terriblement combattus, ne firent que décliner, et une énorme partie de la population en fut réduite à subsister par la « charité » pure et simple, comme on disait.

Les Travailleurs Unis observaient la situation avec un mélange d'espoir et d'inquiétude. Ils avaient déjà formulé l'ensemble de leurs revendications ; à présent, par un vote solennel et général de toutes leurs sociétés fédérées, ils exigèrent qu'une première mesure fût prise pour donner suite à leurs réclamations : cette mesure aurait directement conduit à remettre l'administration de toutes les ressources naturelles

du pays, en même temps que le machinisme, entre les mains des Travailleurs Unis, et à réduire les classes privilégiées à la position de pensionnés qui dépendraient évidemment du bon plaisir des ouvriers. « La Résolution », comme on l'appela, reçut une large publicité dans les journaux du jour ; de fait, c'était une déclaration de guerre, et elle fut reçue comme telle par la classe des maîtres. Ils commencèrent dès lors à se préparer à une solide résistance contre « le communisme stupide et féroce de l'époque », selon leur expression. Et comme à beaucoup d'égards ils étaient encore très puissants, ou paraissaient l'être, ils espéraient encore, au moyen de la force brutale, rattraper quelque chose de ce qu'ils avaient perdu, et peut-être, à la fin, le tout. On disait parmi eux, de toutes parts, que ç'avait été une grande faute des différents gouvernements de n'avoir pas résisté plus tôt ; et les libéraux et radicaux (nom, que vous connaissez peut-être, de la partie des classes dirigeantes dont les tendances étaient les plus démocratiques) étaient fort blâmés d'avoir conduit le monde dans cette impasse, par leur pédantisme intempestif et leur sentimentalisme ridicule : un certain Gladstone, ou Gledstein (sans doute, à en juger par son nom, d'origine scandinave), homme politique important du dix-neuvième siècle, était particulièrement l'objet de cette réprobation. J'ai à peine besoin de vous signaler l'absurdité de tout cela. Mais une tragédie terrible était cachée derrière ces grimaces du parti réactionnaire.

« Il faut réprimer l'avidité insatiable des basses classes. » — « Il faut donner au peuple une leçon. » Telles étaient les phrases sacramentelles qui couraient parmi les réactionnaires, et c'était un sinistre présage.

Le vieillard s'arrêta et fixa ma figure attentive et étonnée ; puis il dit :

— Je sais, cher Hôte, que j'ai prononcé des mots et des phrases que peu de personnes, parmi nous, pourraient comprendre sans de longues et laborieuses explications, qui même ne suffiraient peut-être pas. Mais puisque vous ne vous êtes pas encore endormi, et puisque je vous parle comme à un être d'une autre planète, je peux me risquer à vous demander si vous m'avez suivi jusqu'ici.

— Oh ! oui, je comprends très bien ; je vous en prie, continuez ; une grande partie de ce que vous avez dit était des lieux communs chez nous,... lorsque... lorsque...

— Oui, dit-il sérieusement, lorsque vous habitiez l'autre planète. Eh bien ! maintenant, la débâcle dont j'ai parlé.

Pour un motif relativement peu important, une grande réunion fut convoquée par les chefs des ouvriers, pour être tenue à Trafalgar-Square (lieu où l'on s'était chamaillé, bien des années auparavant, au sujet du droit de réunion). La garde civique des bourgeois — appelée la police — attaqua cette réunion avec des gourdins, selon son habitude ; beaucoup de gens furent blessés dans la *mêlée*[1], dont cinq

1. En français dans le texte.

en tout moururent, soit piétinés jusqu'à être tués sur place, soit par suite de la bastonnade ; la réunion fut dispersée, et plusieurs centaines de prisonniers incarcérés. Une semblable réunion avait été traitée de la même manière quelques jours plus tôt dans un endroit appelé Manchester, qui a disparu aujourd'hui. Ainsi commença « la leçon ». Le pays tout entier entra en fermentation ; des réunions eurent lieu, qui essayèrent de former une organisation rudimentaire, en vue de tenir une autre réunion, pour répliquer aux autorités. Une foule immense s'assembla dans Trafalgar-Square et dans le voisinage (c'était alors un quartier de rues très denses) et ils étaient trop nombreux pour que la police, avec ses gourdins, pût lutter ; il y eut pas mal de coups de bâton ; trois ou quatre hommes furent tués du côté du peuple, et une dizaine de policemen furent écrasés par la foule, les autres se sauvèrent comme ils purent. C'était une victoire pour le peuple, jusque-là. Le lendemain, tout Londres (rappelez-vous ce qu'il était à cette époque) fut dans un état d'extrême agitation. Un grand nombre des riches s'enfuirent à la campagne ; le gouvernement concentra la troupe, mais n'osa pas s'en servir ; et la police ne put être massée nulle part, parce qu'il y avait des émeutes ou des menaces d'émeutes partout. Mais à Manchester, où les gens n'étaient pas aussi courageux, ou pas aussi exaspérés qu'à Londres, plusieurs des chefs populaires furent arrêtés. A Londres, un comité de chefs fut réuni par la fédération des Travailleurs Unis,

et prit le vieux nom révolutionnaire de Comité de Salut public ; mais, comme ils ne disposaient d'aucun corps d'hommes exercés et armés, ils ne tentèrent rien d'agressif et affichèrent seulement sur les murs des appels un peu vagues aux ouvriers, les exhortant à ne pas se laisser fouler aux pieds. Pourtant ils convoquèrent une réunion à Trafalgar-Square pour quinze jours après l'escarmouche précédente.

Pendant ce temps, la ville ne s'apaisa pas et les affaires avaient à peu près cessé. Les journaux, alors, comme toujours, presque entièrement entre les mains des maîtres, demandaient à grands cris au gouvernement des mesures répressives ; les citoyens riches furent enrôlés comme corps de police supplémentaire et armés, eux aussi, de gourdins ; beaucoup d'entre eux étaient des jeunes gens vigoureux, bien nourris, des pur-sang, et ils avaient grand désir de se battre ; mais le gouvernement n'osa pas les employer et se contenta de se faire attribuer, par un vote du Parlement, pleins pouvoirs pour étouffer toute révolte et amener à Londres de plus en plus de soldats. Ainsi s'écoula la semaine après la grande réunion ; une autre presque aussi nombreuse fut tenue le dimanche, qui se passa tranquillement en somme, car il n'y fut fait aucune opposition, et de nouveau le peuple cria « victoire ». Mais lorsqu'ils se réveillèrent le lundi, les gens s'aperçurent qu'ils avaient faim. Les jours précédents, des groupes d'hommes avaient défilé dans les rues, demandant (ou, si vous voulez,

réclamant) de l'argent pour acheter de quoi manger; et un peu de bon cœur, un peu par crainte, les gens aisés leur donnèrent beaucoup. Les autorités des paroisses également (je n'ai pas le temps d'expliquer cette expression pour le moment) donnèrent, bon gré, mal gré, tout ce qu'elles purent de provisions aux vagabonds; et le gouvernement, au moyen de ses maigres ateliers nationaux, nourrit aussi un bon nombre d'affamés. En outre, plusieurs boulangeries et d'autres magasins de provisions avaient été vidés sans trop de résistance. Jusque-là, ça allait bien. Mais le lundi, le Comité de Salut public, craignant d'une part le pillage général et désordonné, enhardi d'autre part par la conduite incertaine des autorités, envoya une députation munie de voitures et de tout ce qu'il fallait pour vider complètement deux ou trois grands magasins de comestibles dans le centre de la ville, laissant aux gérants des papiers par lesquels on promettait d'en payer le prix; et dans la partie de la ville où ils étaient les plus forts, ils prirent possession de plusieurs boulangeries et y firent travailler des hommes au profit du peuple; tout cela fut fait sans opposition, ou presque: la police aidait, en maintenant l'ordre, au sac des magasins, comme elle eût fait pour un grand incendie.

Ce dernier coup inquiéta tellement les réactionnaires, qu'ils résolurent de contraindre le gouvernement à l'action. Le lendemain, tous les journaux soufflèrent sur la fureur des gens terrifiés, menacèrent le peuple, le gouverne-

ment et tous ceux à qui ils pouvaient s'en prendre, si « l'ordre n'était pas immédiatement restauré ». Une délégation de gens influents dans le commerce se rendit auprès du gouvernement, et lui dit que si le Comité de Salut public n'était pas aussitôt arrêté, eux-mêmes réuniraient un corps d'hommes, qu'ils armeraient, pour tomber sur « les incendiaires », comme ils les appelaient.

Accompagnés de plusieurs éditeurs de journaux, ils eurent une longue conférence avec les chefs du gouvernement et deux ou trois militaires, les plus habiles en leur genre que l'on pût trouver dans le pays. La délégation sortit de cette conférence, dit un témoin oculaire, souriante et satisfaite, et ne parla plus de lever une armée antipopulaire ; l'après-midi, ses membres quittèrent Londres avec leurs familles pour se rendre à leurs résidences de campagne ou ailleurs.

Le lendemain matin, le gouvernement proclama l'état de siège à Londres, — chose assez fréquente parmi les pays à gouvernements absolus du continent, mais inconnue en Angleterre à cette époque. Ils désignèrent le plus jeune et le plus capable de leurs généraux pour gouverner la ville ; c'était un homme qui avait gagné une sorte de réputation dans les affreuses guerres auxquelles le pays avait pris part de temps en temps. Les journaux furent dans l'extase et on vit alors au premier rang les réactionnaires les plus ardents, hommes qui, en temps ordinaire, étaient obligés de garder leurs opi-

nions pour eux-mêmes ou leur entourage immédiat, mais qui commençaient à prévoir l'écrasement définitif des socialistes, et même des tendances démocratiques, que, disaient-ils, on avait traité avec une si absurde indulgence depuis soixante ans.

Le général capable ne prit aucune mesure apparente ; et pourtant un petit nombre de journaux secondaires seulement l'injurièrent ; des hommes réfléchis en conclurent qu'un complot se tramait. Quant au Comité de Salut public, quelque idée que se fissent ses membres de leur situation, ils étaient allés trop loin pour reculer, et plusieurs, semble-t-il, croyaient que le gouvernement n'agirait pas. Ils continuèrent tranquillement à organiser leurs distributions de vivres, qui étaient plutôt maigres, s'il faut le dire ; et, de plus, en réponse à l'état de siège, ils armèrent le plus d'hommes qu'ils purent dans les quartiers où ils étaient le plus forts, mais sans essayer de les faire manœuvrer ou de les organiser, pensant peut-être qu'ils ne pourraient, dans l'hypothèse la plus favorable, les transformer en soldats exercés, tant qu'ils n'auraient pas le temps de respirer. Le général capable, ses soldats et la police ne prirent garde à tout cela le moins du monde ; tout fut plus calme à Londres pendant la fin de cette semaine ; il y eut pourtant des émeutes en beaucoup d'endroits de province, qui furent réprimées par les autorités sans grande difficulté. Les plus sérieuses eurent lieu à Glasgow et à Bristol.

Or, le dimanche du meeting arriva et de grandes foules se rendirent à Trafalgar-Square en cortége ; au milieu d'elles, la plupart des membres du comité, entourés de leurs bandes d'hommes armés n'importe comment. Les rues étaient absolument calmes et tranquilles, bien qu'il y eût un grand nombre de spectateurs pour voir passer le cortège. Aucun corps de police dans Trafalgar-Square ; le peuple en prit tranquillement possession, et le meeting commença. Les hommes armés se tenaient autour de la principale estrade et il y en avait quelques autres d'armés parmi la foule ; mais de beaucoup le plus grand nombre étaient sans armes.

La plupart croyaient que le meeting se passerait pacifiquement ; mais les membres du comité avaient entendu dire de plusieurs côtés que quelque chose serait tenté contre eux ; c'étaient des rumeurs vagues, et ils n'avaient aucune idée de ce qui menaçait. Ils le surent bientôt.

En effet, avant que ne fussent pleines les rues débouchant sur le square, des soldats l'envahirent par l'angle nord-ouest et prirent place le long des maisons qui bordaient le côté ouest. Le peuple gronda à la vue des habits rouges ; les hommes armés du Comité restèrent indécis, ne sachant que faire ; et cette nouvelle affluence avait tellement pressé la foule, qu'ils avaient peu de chance, inorganisés comme ils étaient, de percer à travers. Ils s'étaient à peine rendu compte de la présence de leurs ennemis, qu'une autre colonne de soldats, se

déversant par les rues qui conduisaient à la grande route du sud, qui descend vers le Palais du Parlement (encore existant aujourd'hui et appelé le Marché-au-Fumier), et aussi par le quai de la Tamise, s'avança, resserrant la foule en une masse de plus en plus compacte et se forma le long du côté sud du square.

La foule étroitement comprimée ne voulut ou ne put pas bouger, si ce n'est sous l'influence du paroxysme de terreur qui devait bientôt lui être communiqué. Un petit nombre d'hommes armés essayèrent de se faire un chemin jusqu'au premier rang ou grimpèrent sur le piédestal du monument qui était là à cette époque, pour pouvoir faire face au mur de feu caché devant eux; il semblait à la plupart des hommes (il y avait beaucoup de femmes parmi eux) que la fin du monde fût arrivée, et aujourd'hui paraissait étrangement différent d'hier. « Aussitôt que les soldats furent rangés en bataille, dit un témoin oculaire, un brillant officier à cheval sortit tout fringant des rangs du sud et lut quelque chose sur un papier qu'il tenait à la main ; ce quelque chose, très peu l'entendirent ; mais on m'a raconté plus tard que c'était un ordre de nous disperser et un avertissement que, sinon, il avait légalement le droit de tirer sur la foule, et qu'il le ferait. La foule prit cela pour une sorte de défi et elle répondit par un mugissement rauque, menaçant ; ensuite, il y eut un silence relatif, jusqu'à ce que l'officier eût rejoint sa place. Je me trouvais près de la limite de la foule, non loin des soldats, dit ce

témoin oculaire, et je vis trois petites machines que l'on roulait en avant des rangs, et je reconnus des mitrailleuses. Je criai : « Jetez- « vous par terre ! Ils vont tirer ! » Mais personne ne pouvait se jeter par terre, si étroitement la foule était serrée. J'entendis un ordre bref et je me demandai où j'en serais l'instant d'après ; et alors ce fut comme si la terre s'était entr'ouverte et que l'enfer fût venu lui-même parmi nous. Inutile d'essayer de décrire la scène qui suivit. Des ruelles profondes avaient été fauchées parmi la foule épaisse ; les morts et les mourants couvraient le sol, et les gémissements, les cris de douleur, les cris d'horreur remplissaient l'air ; il semblait que le monde entier ne fût que meurtre et mort. Ceux de nos hommes armés qui étaient encore sans blessures poussèrent des cris sauvages et ouvrirent sur les soldats un feu dispersé. Un ou deux soldats tombèrent, et je vis les officiers marcher le long des rangs pour exciter les hommes à riposter ; mais ceux-ci reçurent les ordres dans un morne silence et mirent la crosse en l'air. Seul, un sergent courut à un canon ; mais un grand jeune homme, un officier, s'élança des rangs et l'écarta en le prenant par le collet ; et les soldats restaient là, immobiles, tandis que la foule, frappée de terreur, presque entièrement désarmée (car la plupart des hommes armés étaient tombés à la première décharge), s'écoulait hors de la place. On m'a dit depuis que les soldats du côté ouest avaient aussi tiré et pris part au massacre. Comment je suis sorti

de la place, je ne m'en doute guère ; je marchais et je ne sentais pas le sol sous mes pieds, absorbé par la fureur, l'effroi et le désespoir. »

Ainsi dit notre témoin oculaire, continua le vieillard. Le nombre des massacrés du côté du peuple, pendant cette fusillade d'une minute, fut énorme : mais il ne fut pas facile de le savoir au juste ; ce fut probablement entre mille et deux mille. Parmi les soldats, six furent tués du coup et une douzaine blessés.

J'écoutais tremblant d'émotion. Les yeux du vieillard brillaient, et sa figure se colorait pendant qu'il racontait ce que j'avais souvent pensé qui pourrait arriver. Pourtant cela m'étonna qu'il se fût tellement exalté à propos d'un pur massacre, et je dis :

— C'est effroyable ! Et je suppose que ce massacre mit fin à toute la révolution pour cette fois-là ?

— Non, non, s'écria le vieil Hammond ; c'en fut le commencement !

Il remplit son verre et le mien, se leva et prononça :

— Buvez ce verre à la mémoire de ceux qui moururent là, car vraiment il faudrait un long discours pour dire combien nous leur devons.

Je bus, il se rassit et continua :

— Ce massacre de Trafalgar-Square commença la guerre civile ; pourtant, comme toujours dans les histoires analogues, le mouvement fut lent, et les gens ne comprirent guère ce qu'était la crise même à laquelle ils prenaient part.

Si horrible que fût le massacre, si horrible et accablante qu'eût été la première terreur, dès que le peuple eut le temps d'y réfléchir, il éprouva plutôt un sentiment de colère que de peur ; pourtant l'organisation militaire de l'état de siège fut alors appliquée sans restriction par le jeune général capable. Car, si les classes dirigeantes, lorsque les nouvelles se répandirent le lendemain matin, eurent un sursaut d'horreur et même d'épouvante, le gouvernement et ses partisans immédiats sentirent que le vin était maintenant tiré, et qu'il fallait le boire. Pourtant, même les plus réactionnaires des journaux capitalistes, sauf deux exceptions, foudroyés par les effroyables nouvelles, ne firent que rendre compte de ce qui avait eu lieu, sans aucun commentaire. Les exceptions furent, l'une, un journal dit « libéral » (c'était la couleur du gouvernement d'alors) : après un préambule où il déclarait son inaltérable sympathie pour la cause du travail, le journal continuait en indiquant qu'il convient, à des époques de troubles révolutionnaires, que le gouvernement soit juste, mais ferme, et que le moyen de beaucoup le plus compatissant de traiter les pauvres insensés qui attaquaient les bases mêmes de la société (qui les avait rendus insensés et pauvres) était de les fusiller tout de suite, afin d'empêcher les autres de prendre en masse une position telle qu'il courraient risque d'être fusillés. Bref, il louait l'acte résolu du gouvernement, comme le *summum* de la sagesse et de la pitié humaines, et se réjouissait

de l'inauguration d'une époque de démocratie raisonnable, délivrée des manies tyranniques du socialisme.

La seconde exception fut un journal qui passait pour l'un des plus violents adversaires de la démocratie, et avec raison ; mais le directeur eut du courage : il parla en son nom, et pas au nom du journal. En quelques mots simples, indignés, il demanda ce que valait une société que l'on devait défendre par le massacre de citoyens désarmés, et somma le gouvernement de supprimer l'état de siège et de faire passer le général et ses officiers qui avaient tiré sur le peuple en jugement pour assassinat. Il alla plus loin et déclara, quelles que fussent ses opinions quant aux doctrines des socialistes, que, pour sa part, il ferait sienne la cause du peuple, jusqu'à ce que le gouvernement eût expié son atrocité en montrant qu'il était prêt à écouter les réclamations d'hommes qui savaient ce qu'ils voulaient, et que la société décrépite obligeait à faire valoir ces réclamations par n'importe quel moyen.

Naturellement, ce directeur fut aussitôt arrêté par le pouvoir militaire ; mais son article audacieux était déjà entre les mains du public, et il produisit grand effet : si grand que le gouvernement, après quelque hésitation, retira l'état de siège ; mais en même temps il renforça l'organisation militaire, qu'il rendit plus rigoureuse. Trois membres du Comité de Salut public avaient été tués à Trafalgar-Square : la plupart des autres retournèrent à leur lieu de

réunion ordinaire, et y attendirent les événements avec calme. Ils y furent arrêtés le lundi matin, et auraient été fusillés aussitôt par le général, qui était une simple machine militaire, si le gouvernement n'avait reculé devant la responsabilité de tuer des hommes sans jugement. Il fut d'abord question de les faire juger par une commission spéciale, comme on disait, — c'est-à-dire par un groupe d'hommes résolus à les trouver coupables, et dont c'était la fonction. Mais, pour le gouvernement, les sueurs froides succédaient à la fièvre : les prisonniers comparurent devant un jury d'assises. Là, le gouvernement reçut un coup sérieux ; car, malgré le résumé du juge, qui invitait nettement le jury à déclarer les prisonniers coupables, ils furent acquittés, et le jury ajouta à son verdict une dénonciation spontanée, par laquelle il condamnait l'acte de la soldatesque, dans la bizarre phraséologie du temps, comme « inconsidéré, malheureux et sans nécessité ». Le Comité de Salut public se remit à siéger, et depuis ce moment fut un point de ralliement populaire contre le Parlement. Le gouvernement alors fléchit de toutes parts et fit montre de consentir aux réclamations du peuple, tandis qu'un vaste complot pour faire un *coup d'Etat*[1] s'organisait entre les chefs des deux partis dits adverses dans la bataille des factions parlementaires. La fraction bien intentionnée du public fut enchantée et crut que tout danger de guerre civile était passé. La victoire du

1. En français dans le texte.

peuple fut célébrée par d'immenses meetings tenus dans les parcs et ailleurs, en souvenir des victimes du grand massacre.

Or, les mesures adoptées pour le soulagement des travailleurs, bien qu'elles parussent aux classes supérieures d'un révolutionnarisme ruineux, n'étaient pas assez radicales pour donner au peuple la nourriture et une vie convenable, et il fallut y ajouter des décrets non écrits, qui ne s'appuyaient pas sur la loi. Bien que le gouvernement et le Parlement eussent les tribunaux, l'armée et « la société » derrière eux, le Comité de Salut public devint une force dans le pays et représenta réellement les classes productrices. Il commença à faire d'immenses progrès dans les jours qui suivirent l'acquittement de ses membres. Ses anciens membres avaient une faible capacité administrative, mais, à l'exception d'un petit nombre d'égoïstes et de traîtres, c'étaient des hommes honnêtes, courageux, et plusieurs d'entre eux étaient doués d'un remarquable talent dans d'autres genres. Maintenant les temps imposaient l'action immédiate, et les hommes capables de la mettre en train se présentèrent ; un nouveau réseau d'associations de travailleurs fut formé très rapidement, dont l'unique objet avoué était de piloter le vaisseau de la communauté vers un pur état de communisme ; et comme en fait elles se chargèrent aussi de diriger la guerre actuelle du travail, elles devinrent bientôt l'intermédiaire et le porte-parole de l'ensemble des classes laborieuses ; et les

broyeurs de profit de l'industrie se trouvèrent impuissants devant cette combinaison ; si *leur* comité, le Parlement, ne reprenait pas courage pour recommencer la guerre civile et fusiller à droite et à gauche, ils étaient obligés de consentir aux réclamations des hommes qu'ils employaient et de payer des salaires de plus en plus élevés pour des journées de travail de plus en plus courtes. Pourtant ils avaient un allié, c'était la rupture imminente de tout le système fondé sur le marché mondial et son approvisionnement ; rupture qui devint alors si évidente pour tout le monde, que les classes moyennes, révoltées un instant jusqu'à condamner le gouvernement pour le grand massacre, firent volte-face presque en bloc et le conjurèrent de veiller et de mettre fin à la tyrannie des chefs socialistes.

Ainsi encouragé, le complot réactionnaire éclata probablement avant d'être prêt ; mais cette fois le peuple et ses chefs étaient avertis et, avant que les réactionnaires pussent se mettre en mouvement, avaient pris les mesures qu'ils jugeaient nécessaires.

Le gouvernement libéral (évidemment après entente) fut battu par les conservateurs, bien que ces derniers fussent de beaucoup en minorité. Les représentants populaires à la Chambre comprirent fort bien ce que cela voulait dire, et après avoir essayé de combattre jusqu'au bout par des votes dans la Chambre des Communes, ils firent une protestation, quittèrent la Chambre, et vinrent en corps au Comité de Salut pu-

blic : la guerre civile recommença tout de bon.

Pourtant le premier acte ne fut pas de pure bataille. Le nouveau gouvernement conservateur résolut d'agir, mais n'osa pas proclamer de nouveau l'état de siège ; il envoya un corps de soldats et de police arrêter le Comité de Salut public en bloc. Ils ne firent aucune résistance, bien qu'elle leur eût été possible, car ils avaient maintenant un corps considérable d'hommes préparés à toute extrémité. Mais ils étaient décidés à essayer d'abord une arme qu'ils estimaient plus forte que la bataille des rues.

Les membres du Comité s'en allèrent tranquillement en prison ; ils avaient laissé leur âme et leur organisation derrière eux. En effet, ils ne dépendaient pas d'un centre minutieusement organisé, avec toutes sortes d'obstacles et de contre-obstacles alentour, mais d'une masse immense de gens en sympathie absolue avec le mouvement, liés ensemble par un grand nombre de petits centres, avec des instructions très simples. Ces instructions furent alors exécutées.

Le lendemain matin, lorsque les chefs de la réaction riaient en dedans de l'effet que le récit de leur coup, dans les journaux, produirait sur le public, aucun journal ne parut ; et ce fut seulement vers midi que, çà et là, un petit nombre de feuilles, grandes à peu près comme les gazettes du dix-septième siècle, fabriquées par des sergents de ville, des soldats, des gérants et des journalistes, furent versées comme goutte à goutte par les rues. On s'en saisit et on les lut

avidement ; mais à ce moment, la plus sérieuse de leurs informations était déjà rance, et l'on n'avait pas besoin d'apprendre que LA GRÈVE GÉNÉRALE avait commencé. Les chemins de fer ne marchaient pas, les fils télégraphiques n'étaient pas desservis ; la viande, le poisson, les légumes amenés aux marchés pouvaient bien rester là, emballés et pourrissants ; les milliers d'hommes des classes moyennes, qui dépendaient absolument des travailleurs pour leur prochain repas, firent des efforts frénétiques grâce aux plus énergiques d'entre eux, afin de pourvoir aux besoins de la journée, et parmi ceux qui purent bannir la crainte de ce qui allait venir, il y avait, dit-on, une certaine gaieté dans ce pique-nique imprévu, — présage des temps à venir, où tout travail est devenu agréable.

Ainsi se passa le premier jour et, vers le soir, le gouvernement était éperdu. Il n'avait qu'une ressource pour abattre tout mouvement populaire, la pure force brutale ; or, il n'y avait rien contre quoi il put se servir de l'armée et de la police : aucun groupe en armes n'apparaissait dans les rues ; les bureaux des Travailleurs-Unis étaient maintenant, au moins en apparence, devenus des lieux de distribution de secours pour le peuple en chômage, et, dans ces conditions, l'on n'osa pas arrêter les hommes ainsi occupés, d'autant moins que, le soir même, beaucoup de gens fort respectables se rendirent à ces bureaux pour avoir des secours, et durent avaler la charité des révolu-

tionnaires sous forme de souper. Le gouvernement massa des soldats et de la police ici et là, et se tint tranquille pour cette nuit-là, dans l'attente certaine, pour le lendemain matin, de quelque manifeste des « rebelles », comme on commençait à les appeler, ce qui lui donnerait l'occasion d'agir d'une manière ou d'une autre. Il fut déçu. Les journaux ordinaires abandonnèrent la lutte ce matin-là, et un seul journal, très violemment réactionnaire, appelé le *Daily Telegraph*, tenta de paraître et apprécia les « rebelles » en termes choisis pour leur folie et leur ingratitude à déchirer les entrailles de leur « commune mère », la nation anglaise, au profit de quelques agitateurs grassement payés, et des imbéciles qu'ils trompaient. D'autre part, les journaux socialistes (dont trois seulement, représentant des écoles légèrement différentes, étaient publiés à Londres) parurent, pleins jusqu'à la gorge de copie bien imprimée. Ils furent avidement achetés par tout le public, qui, bien entendu, de même que le gouvernement, s'attendait à y trouver un manifeste. Mais on n'y trouva pas un mot relatif à la grande affaire. Il semblait que les directeurs eussent fouillé leurs tiroirs pour en tirer des articles qui auraient convenu quarante ans plus tôt, sous le nom technique d'articles « de propagande doctrinale ». La plupart étaient d'admirables et lumineuses expositions des doctrines et de la méthode du Socialisme, d'une écriture sereine, sans rancune ni mots grossiers, et elles saisirent le public comme une

fraîcheur de premier mai, au milieu de la fatigue et de la frayeur du moment ; et bien que les gens informés comprissent que le sens de cet acte était un pur défi, et l'expression d'une hostilité irréconciliable contre les dirigeants actuels de la société, bien que, par là, les « rebelles » n'eussent en effet aucune autre intention, en fait, les articles produisirent leur effet « éducatif ». En outre, une « éducation » d'un autre genre agissait irrésistiblement sur le public, et probablement débrouilla un peu les cerveaux.

Quant aux membres du gouvernement, ils étaient absolument épouvantés par cet acte de boycottage (le mot d'argot alors employé pour exprimer de pareils actes d'abstention). Leurs avis devinrent incohérents et irrésolus au dernier degré ; pendant une heure, ils voulaient céder pour le moment, jusqu'à ce qu'on pût machiner un autre complot ; l'instant d'après, ils étaient sur le point d'envoyer l'ordre d'arrêter en bloc tous les comités de travailleurs ; puis, ils commandaient presque à leur jeune général tout animé, de prendre n'importe quel prétexte qui se présenterait pour un second massacre. Mais lorsqu'ils se rappelèrent que les soldats, dans cette « bataille » de Trafalgar-Square avaient été tellement démoralisés par le carnage qu'ils avaient fait, qu'on ne put les décider à tirer une seconde salve, ils reculèrent encore, et n'eurent pas le courage nécessaire pour décider un second massacre. En même temps, les prisonniers, amenés pour la

seconde fois devant le tribunal sous une forte escorte de soldats, furent, pour la seconde fois, renvoyés à une autre audience. La grève continua encore ce jour-là. Les comités des travailleurs furent renforcés et donnèrent des secours à un grand nombre de gens, car ils avaient organisé une production considérable de nourriture au moyen des hommes dont ils pouvaient disposer. Un bon nombre de gens bien posés étaient maintenant obligés de chercher secours auprès d'eux. Un autre fait curieux se produisit: des jeunes gens des classes supérieures se formèrent en bande armée, et tranquillement s'en allèrent marauder par les rues, prenant ce qui leur convenait en fait de choses comestibles ou potables qu'ils découvraient dans les boutiques qui s'étaient risquées à ouvrir. Ils se livrèrent à cette opération dans Oxford-Street, alors une grande rue de boutiques de toutes sortes. Le gouvernement, qui était à ce moment dans un de ses accès de faiblesse, pensa que c'était une bonne occasion pour montrer son impartialité dans le maintien de « l'ordre », et fit arrêter ces riches jeunes gens affamés ; mais ceux-ci surprirent la police par une vigoureuse résistance, en sorte que tous échappèrent, sauf trois. Le gouvernement n'obtint pas la réputation d'impartialité qu'il espérait de cet acte ; car il avait oublié qu'il n'y avait pas de journaux du soir ; et le récit de cette escarmouche se répandit beaucoup, mais sous une forme défigurée ; elle fut en effet surtout présentée comme un simple exploit des meurt-

de-faim des faubourgs de l'est ; et tout le monde trouva très naturel que le gouvernement tombât dessus à toute occasion.

Ce soir-là, les prisonniers rebelles furent visités dans leurs cellules par des personnes *très* polies et sympathiques, qui leur signalèrent quelle voie dangereuse, conduisant au suicide, ils suivaient, car ces moyens extrêmes nuisaient à la cause populaire. Un des prisonniers raconte : « Ce fut un vrai plaisir lorsque nous sortîmes, de comparer nos attitudes devant la tentative du gouvernement pour nous *atteindre* séparément dans la prison, et nos réponses aux flatteries des personnages d'une haute « intelligence et distinction » envoyés pour nous sonder. L'un rit ; un autre conta à l'envoyé d'extravagantes hâbleries ; un troisième garda un silence maussade ; un quatrième maudit l'espion poli et lui ordonna de fermer sa gueule ; — et ce fut tout ce qu'ils tirèrent de nous. »

Ainsi se passa le second jour de la grande grève. Il était évident pour tous ceux qui savaient réfléchir que le troisième jour déterminerait la crise ; car l'incertitude actuelle et la terreur mal dissimulée étaient insupportables. Les classes dirigeantes, et les non-politiciens de la classe moyenne, qui avaient été leur véritable force et soutien, étaient comme des moutons sans berger ; littéralement, ils ne savaient que faire.

On trouva qu'une chose était à faire : essayer d'amener les « rebelles » à faire quelque chose.

Aussi, le lendemain matin, le matin du troisième jour de la grève, lorsque les membres du Comité de salut public parurent de nouveau devant le juge, ils se trouvèrent traités avec la plus grande courtoisie, — en somme plutôt comme des envoyés et ambassadeurs que comme des prisonniers. Bref, le juge avait reçu des ordres ; et sans plus d'histoires qu'un long discours stupide, qui aurait pu être écrit ironiquement par Dickens, il acquitta les prisonniers, qui retournèrent à leur lieu de réunion et commencèrent aussitôt une séance régulière. Il était grand temps. Car, ce troisième jour, la masse était vraiment en fermentation. Il y avait, naturellement, un très grand nombre de travailleurs qui n'étaient pas organisés le moins du monde ; des hommes qui avaient été habitués à marcher comme leurs maîtres les poussaient, ou plutôt comme les poussait le système, dont leurs maîtres étaient une partie. Ce système maintenant tombait en ruines, et l'ancienne pression du maître ne s'exerçant plus sur ces pauvres gens, il semblait vraisemblable que les pures nécessités animales et les passions humaines auraient seules quelque prise sur eux, et qu'une simple volte-face générale en serait la conséquence. Il en eût été ainsi certainement, si, en premier lieu, le levain de l'opinion socialiste n'avait pénétré les masses profondes, et si, ensuite, le contact ne s'était alors établi avec des socialistes déclarés, dont un grand nombre ou même la plupart étaient membres des susdits corps de travailleurs.

Si quelque chose de ce genre fût arrivé quelques années plus tôt, lorsqu'on regardait encore les maîtres du travail comme les chefs naturels du peuple, et que même l'homme le plus pauvre et le plus ignorant se reposait sur eux comme sur un appui, tandis qu'ils prélevaient leur rançon, la dissolution de toute société aurait suivi. Mais la longue série d'années pendant lesquelles les ouvriers avaient appris à mépriser leurs maîtres avait aboli leur confiance en eux, et ils commençaient maintenant à se fier (non sans danger, comme l'événement le prouva) aux chefs extra-légaux que les faits avaient poussés en avant; et, bien que la plupart de ceux-ci fussent maintenant devenus de simples étiquettes, leurs noms et leur réputation furent utiles dans cette crise comme *cran d'arrêt*.

Aussi, la nouvelle de la libération du Comité eut pour effet de donner au gouvernement le temps de souffler: car elle fut reçue avec la plus grande joie par les ouvriers, et même les gens à l'aise y virent un sursis à la ruine pure et simple qu'ils avaient commencé à craindre, et dont la plupart attribuaient la peur à la faiblesse du gouvernement. Au point où en étaient les choses, ils avaient peut-être raison en cela.

— Que voulez-vous dire? demandai-je. Qu'est-ce que le gouvernement aurait pu faire? Je me suis souvent dit qu'il serait impuissant dans une telle crise.

Le vieil Hammond dit:

—Naturellement, je ne doute pas qu'à la longue les choses auraient abouti à peu près au même

résultat. Mais si le gouvernement avait pu traiter son armée comme une armée véritable, et s'en servir stratégiquement comme un général aurait fait, en considérant le peuple comme un simple ennemi déclaré, que l'on fusille et disperse partout où il se montre, il aurait probablement remporté la victoire à ce moment-là.

— Mais les soldats auraient-ils marché contre le peuple dans ces conditions ?

— Je crois, d'après tout ce que j'ai entendu dire, qu'ils l'auraient fait, s'ils avaient rencontré des corps d'hommes armés, même mal, et si mal qu'ils eussent été organisés. Il semble aussi qu'avant le massacre de Trafalgar-Square, ils auraient pu, somme toute, être entraînés à tirer sur une foule sans armes, bien qu'ils fussent très pénétrés de socialisme. La raison en était qu'ils redoutaient l'emploi par des hommes désarmés en apparence d'un explosif appelé dynamite, dont les ouvriers faisaient grand tapage à la veille de ces événements, bien qu'en définitive il se trouva peu efficace comme instrument de guerre, malgré ce qu'on avait espéré. Naturellement, les officiers de l'armée avivèrent cette crainte tant qu'ils purent, en sorte que les simples soldats crurent probablement ce jour-là qu'on les conduisait à une bataille désespérée avec des hommes qui, en réalité, étaient armés, et dont les armes étaient d'autant plus redoutables qu'elles étaient cachées. Mais, après le massacre, il fut douteux, à chaque rencontre, que les troupes régulières tireraient sur une foule désarmée ou à demi-armée.

— Les troupes régulières ? Il y avait donc d'autres combattants contre le peuple ?

— Oui, nous allons y arriver tout de suite.

— Parfaitement, il vaut mieux que vous continuiez votre histoire sans interruption. Je vois que le temps passe.

Hammond dit :

— Le gouvernement se hâta d'entrer en pourparlers avec le Comité de salut public ; car il ne savait penser à rien d'autre que le danger présent. Il envoya un ambassadeur dûment accrédité traiter avec ces hommes, qui avaient acquis une sorte de souveraineté sur l'esprit du peuple, tandis que les dirigeants réels n'avaient prise que sur leurs groupes. Il est inutile à présent d'entrer dans les détails de la trêve (c'en était une) conclue entre ces hautes parties contractantes, le gouvernement de l'empire de Grande-Bretagne et une poignée de manœuvres (comme on les appelait par mépris dans ce temps-là), parmi lesquels se trouvaient quelques hommes très capables et « droits », bien que, comme je l'ai dit, les plus habiles ne fussent pas alors les chefs reconnus. En résumé, on dut faire droit à toutes les revendications définies du peuple. Nous pouvons voir maintenant que la plupart de ces revendications ne valaient pas la peine qu'on les formulât ni qu'on s'y opposât ; mais on les considérait à cette époque comme extrêmement importantes, et elles furent au moins des instruments de révolte contre le misérable système de vie qui commençait alors à s'effondrer. Une

revendication, cependant, était de la plus grande importance immédiate, et le gouvernement fit de grands efforts pour échapper à celle-là ; mais comme il n'avait pas affaire à des imbéciles, il dut finir par céder. C'était la demande de reconnaissance et de constitution régulière du Comité de salut public et de toutes les associations qu'il nourrissait sous son aile. Cela signifiait évidemment deux choses : d'abord, amnistie pour les « rebelles », grands et petits, qui, sans un acte positif de guerre civile, ne pouvaient plus être poursuivis ; et ensuite la continuation de la révolution organisée. Le gouvernement ne put obtenir qu'une chose, — un mot. L'effrayant titre révolutionnaire fut abandonné, et le corps, avec ses branches, opéra sous le titre respectable de « Bureau de conciliation et ses succursales ». Sous ce titre, il dirigea le peuple dans la guerre civile qui suivit bientôt.

— Oh ! dis-je, quelque peu abasourdi, la guerre continua malgré tout ce qui était arrivé ?

— Oui. En fait, ce fut cette reconnaissance légale elle-même qui rendit possible la guerre civile, dans le sens ordinaire de la guerre ; cela fit sortir la lutte de la période du massacre pur et simple, d'une part, et de la patience additionnée de grèves, de l'autre.

— Et pouvez-vous me dire de quelle façon la guerre fut conduite ?

— Oui, nous avons des témoignages sur tout cela, et très nombreux ; et je peux vous en donner le résumé en quelques mots. Comme je

vous ai dit, les simples soldats ne pouvaient inspirer confiance aux réactionnaires ; mais les officiers étaient préparés à tout, car ils étaient, pour la plupart, les hommes les plus stupides du pays. Quoi que fît le gouvernement, une grande partie des classes supérieures et moyennes étaient résolues à mettre en train une contre-révolution ; car le communisme, qui maintenant levait la tête, leur semblait absolument insupportable. Des bandes de jeunes gens, comme les maraudeurs dans la grande grève dont je viens de vous parler, s'armèrent et s'exerçèrent, et commencèrent, sous n'importe quel prétexte ou occasion, des escarmouches avec le peuple dans les rues. Le gouvernement ne les aida pas, ni ne les réprima, mais se tint prêt, espérant que quelque chose sortirait de là. Ces « Amis de l'Ordre », comme on les appelait, obtinrent d'abord quelques succès et s'enhardirent ; beaucoup d'officiers de l'armée régulière vinrent à leur aide, et, grâce à eux, ils eurent des munitions de guerre de toutes sortes. Leur tactique consistait en partie à garder les grandes usines de l'époque et même à y tenir garnison ; ils occupèrent entièrement, par exemple, l'endroit appelé Manchester, dont je vous ai parlé. Une sorte de guerre irrégulière fut menée, avec des succès variés, dans tout le pays ; et enfin, le gouvernement qui, d'abord, avait prétendu ignorer la lutte, ou la considérer comme une pure agitation d'émeutes, se déclara définitivement pour les « Amis de l'Ordre », ajouta à leurs bandes tout ce qu'il

put rassembler de l'armée régulière, et fit un effort désespéré pour écraser « les rebelles », comme on les appela de nouveau, et comme ils s'appelaient eux-mêmes.

Il était trop tard. Toute idée de paix fondée sur un compromis avait disparu des deux côtés. La fin, on le voyait clairement, devait être ou l'esclavage absolu pour tous, excepté les privilégiés, ou un système de vie basé sur l'égalité et le communisme. L'indolence, la désespérance, et, si l'on peut dire, la lâcheté du dernier siècle avaient fait place à l'héroïsme impatient et agité d'une période révolutionnaire déclarée. Je ne dirai pas que le peuple de cette époque prévoyait la vie que nous menons aujourd'hui, mais il entrevoyait d'instinct l'essentiel de cette vie, et beaucoup d'hommes voyaient clairement, au-delà de la lutte désespérée du moment, la paix vers laquelle elle menait. Les hommes de ce temps qui étaient du parti de la liberté n'étaient pas malheureux, je crois, bien qu'ils fussent tourmentés d'espoirs et de craintes, et parfois déchirés par le doute, et par des conflits de devoirs difficiles à concilier.

— Mais comment le peuple, les révolutionnaires, conduisirent-ils la guerre? Quels éléments de succès y avait-il de leur côté?

Je posai cette question, parce que je voulais ramener le vieillard à l'histoire précise, et le détourner des gloses si naturelles à un vieillard.

Il répondit:

— Ils ne manquèrent pas d'organisateurs.

Car le conflit lui-même, à une époque où, comme je vous l'ai dit, les hommes de quelque vigueur d'esprit rejetaient toute considération des soucis ordinaires de la vie, développait en eux le talent nécessaire. D'après tout ce que j'ai lu et entendu, je doute fort que, sans cette guerre en apparence effroyable, le talent spécial pour l'administration se serait développé parmi les ouvriers. Quoi qu'il en soit, ce talent se trouva, et ils eurent bientôt des chefs bien mieux qu'égaux aux meilleurs hommes des réactionnaires. D'ailleurs, ils n'avaient pas de difficulté quant au matériel de leur armée ; car l'instinct révolutionnaire s'exerça sur les soldats réguliers, si bien que le plus grand nombre, certainement les meilleurs des soldats, passèrent du côté du peuple. Mais l'élément principal de leur succès fut que, partout où les ouvriers ne furent pas contraints, ils travaillèrent, non pour les réactionnaires, mais pour « les rebelles ». Les réactionnaires ne purent obtenir aucun travail pour eux, en dehors des régions où ils étaient tout puissants ; et même dans ces régions, ils furent inquiétés par de continuels soulèvements ; et dans tous les cas et partout, ils ne purent rien obtenir sans obstruction, mauvaise volonté et nonchalance ; en sorte que non seulement leurs armées étaient excédées par toutes les difficultés qu'elles avaient à vaincre, mais les non-combattants de leur parti étaient tellement obsédés de haine et de mille menus ennuis et désagréments, que la vie leur devint presque insupportable dans ces conditions. Bon nombre d'entre

cux moururent alors de ces tracas ; beaucoup se suicidèrent. Naturellement, un nombre considérable d'entre eux prirent une part active au mouvement réactionnaire, ettrouvèrent quelquc soulagement à leur misère dans l'âpreté de la lutte. Enfin par milliers ils cédèrent et se soumirent aux « rebelles » ; et, comme les forces de ces derniers croissaient, il devint à la fin évident pour tout le monde que la cause naguère désespérée était maintenant triomphante, et que la cause désespérée était celle de l'esclavage et du privilège.

XVIII

LE COMMENCEMENT DE LA VIE NOUVELLE

— Eh bien, dis-je, vous êtes donc arrivés au bout de vos embarras. Les gens furent-ils satisfaits du nouvel ordre de choses, lorsqu'il fut instauré ?

— Les gens ? certainement, tous ont dû être heureux de la paix, lorsqu'ils découvrirent, comme ils durent le découvrir, qu'après tout, ils ne vivaient pas très mal, — même les anciens riches. Quant à ceux qui avaient été pauvres, tout le long de la guerre, qui avait duré deux ans environ, leur situation avait été s'améliorant, malgré la lutte ; et lorsqu'enfin la paix arriva, en très peu de temps ils firent de grands progrès pour atteindre une vie convenable. La grande difficulté fut que les anciens pauvres se fissent une idée si médiocre du plaisir véritable de la vie : à vrai dire, ils ne demandaient pas assez, ne savaient pas demander assez, au nouvel état de choses. Ce fut peut-être plutôt un bien qu'un mal que la nécessité de restaurer les richesses détruites pendant la guerre les obligeât tout d'abord à un travail presque aussi pénible que celui auquel ils avaient été habitués avant la Révolution. Car tous les his-

toriens s'accordent à dire que jamais dans aucune guerre il n'y eut une telle destruction des produits et des instruments pour les fabriquer que dans cette guerre civile.

— Cela m'étonne.

— Vraiment ? Je ne vois pas pourquoi.

— Mais parce que le parti de l'ordre devait certainement regarder les richesses comme sa propriété, dont aucune fraction — autant que possible — ne reviendrait à ses esclaves, en cas de victoire. Et, d'autre part, c'était précisément pour la possesion de ces richesses que les « rebelles » combattaient, et j'aurais cru, surtout lorsqu'ils virent qu'ils l'emportaient, qu'ils auraient pris soin de détruire le moins possible de ces richesses qui devaient bientôt leur revenir.

— Ce fut pourtant comme je vous l'ai dit. Le parti de l'ordre, lorsqu'il se reprit, après la première lâcheté due à la surprise, — ou, si vous voulez, lorsqu'il vit clairement que, quoiqu'il arrivât, il serait ruiné, combattit avec une grande âpreté, et se soucia peu de ce qu'il faisait, pourvu qu'il fît du tort aux ennemis qui avaient détruit la douceur de la vie. Quant aux « rebelles », je vous ai dit que le déchaînement de cette guerre les rendit peu soucieux d'épargner les misérables bribes de richesses qu'ils possédaient. C'était parmi eux une parole courante de dire : Que le pays soit dépouillé de tout, excepté de gaillards vigoureux, plutôt que de retomber en esclavage !

Il réfléchit un moment en silence, puis il dit :

— Lorsque la lutte fut véritablement engagée, on s'aperçut combien peu de choses de quelque valeur il y avait dans le vieux monde d'esclavage et d'inégalité. Ne voyez-vous pas ce que je veux dire ? A l'époque à laquelle vous pensez, et que vous semblez si bien connaître, il n'y avait pas d'espoir ; rien que la triste secousse du cheval de moulin sous la contrainte du collier et du fouet ; à l'époque de combat qui suivit, au contraire, tout fut espoir ; du moins les « rebelles » se sentirent assez forts pour relever le monde de ses cendres, — et ils le firent ! dit le vieillard, dont les yeux flamboyaient sous ses épais sourcils. Il continua : Et leurs adversaires finirent au moins par apprendre quelque chose de la vie réelle, et de ses tristesses, dont ils — je veux dire leur classe — n'avaient rien vu. Bref, les deux combattants, le travailleur et « l'homme du monde », à eux deux...

— A eux deux, dis-je vivement, détruisirent le commercialisme !

— Oui, oui, oui, dit-il ; c'est cela. Et il n'aurait pu être détruit autrement ; sauf, peut-être, par la chute progressive de la société tout entière à quelques degrés plus bas jusqu'à ce qu'elle eût atteint un état aussi grossier que la barbarie, mais sans l'espoir ni les joies de la barbarie. Certainement le remède le plus violent, le plus court, était le plus heureux.

— Très certainement, dis-je.

— Oui, le monde était conduit à sa seconde naissance ; comment cela aurait-il pu se pro-

duire sans drame ? De plus, pensez-y, le caractère de l'époque nouvelle, de notre époque, devait être la joie de la vie du monde, amour extrême et naïf, sensuel, de la surface même de la terre que nous habitons : ainsi l'amant aime la peau fine de sa maîtresse ; tel devait être, dis-je, le caractère nouveau de l'époque. Tous les modes autres que celui-là avaient été épuisés : le criticisme incessant, l'acide désir d'analyser appliqué aux destinées et aux conceptions de l'homme avaient été le mode des anciens Grecs, qui y voyaient moins une méthode qu'une fin ; cela avait disparu sans retour et il n'en était vraiment resté aucune trace dans la soi-disant science du dix-neuvième siècle, qui, vous devez le savoir, était surtout une dépendance du système commercial ; et même souvent une dépendance de la police de ce système. Malgré les apparences, cette science était bornée et timide, parce qu'elle ne croyait pas vraiment à elle-même. Elle était le produit, comme elle était l'unique consolation du malheur de cette période, qui rendit la vie si amère, même aux riches, et que, ainsi que vous pouvez le voir de vos yeux, le grand changement avait abolie. Plus semblable à notre manière de considérer la vie a été le caractère du moyen-âge, lorsque le ciel et la vie de l'autre monde eurent une telle réalité qu'elles devinrent une partie de la vie sur la terre ; laquelle par suite fut aimée et parée, malgré les doctrines ascétiques des croyances formelles qui ordonnaient de la mépriser.

Mais cela aussi, avec la croyance assurée dans le ciel et l'enfer, comme en deux pays où l'on vit, a disparu, et nous croyons maintenant, en actes et en paroles, à la continuité de la vie du monde des hommes, et nous ajoutons, pour ainsi dire, chaque jour de cette vie générale à la petite provision de jours donnés à notre propre expérience individuelle : et, par conséquent, nous sommes heureux. Est-ce que cela vous étonne ? Aux temps passés, on disait bien que les hommes aimaient leur race, croyaient à la religion de l'humanité, et ainsi de suite. Mais voyez-vous, dans la mesure même où un homme avait l'esprit assez élevé et pur pour pouvoir apprécier cette idée, il était rebuté par l'aspect visible des individus qui composaient la masse à laquelle il aurait voué un culte ; et il ne pouvait éviter ce sentiment de répulsion qu'en concevant par abstraction une humanité conventionnelle qui n'avait que peu de rapports présents ou passés avec la race ; celle-ci, en effet, lui apparaissait partagée en tyrans aveugles, d'une part, et en apathiques esclaves avilis, de l'autre. Mais aujourd'hui, quelle difficulté y a-t-il à accepter la religion de l'humanité, lorsque les hommes et les femmes qui constituent l'humanité sont libres, heureux, au moins énergiques, et presque toujours beaux de corps et entourés de belles choses qu'ils ont faites eux-mêmes et d'une nature embellie et non abîmée par le contact avec les hommes ? Voilà ce qui, en cet âge du monde, nous a été réservé.

— Cela paraît vrai, dis-je, ou devrait l'être si

ce que j'ai vu de mes yeux donne bien l'idée de la vie que vous menez en général. Pouvez-vous me dire quelque chose de vos progrès après les années de lutte ?

— Il me serait facile de vous en raconter plus long que vous n'avez le temps d'en entendre ; mais je peux au moins indiquer l'une des principales difficultés qui se présentèrent : lorsque les hommes commencèrent à s'apaiser après la guerre et que le travail eut comblé à peu près la brèche faite dans les richesses par cette guerre destructive, une sorte de déception parut nous envahir, il sembla que les prophéties de plusieurs réactionnaires des temps révolus se réalisaient et qu'un niveau vulgaire de bien-être utilitaire serait, pour un moment, la fin de nos aspirations et de notre succès. Que l'éperon de la concurrence fût perdu, la production nécessaire de la communauté n'en avait été en rien gênée ; mais qu'arriverait-il, si cela endormait les hommes en leur donnant trop de temps pour la rêverie et la flânerie paresseuse ? Cependant, ce nuage sombre ne fit que nous menacer, et se dissipa. Sans doute, d'après ce que je vous ai dit déjà, vous devinerez le remède à un semblable malheur, si vous vous rappelez que beaucoup des choses que l'on produisait précédemment — denrées d'esclavage pour les pauvres, et pures inutilités pour les riches — avaient cessé d'être fabriquées. Ce remède fut, en résumé, la production de ce qu'on appelait autrefois art, mais qui n'a aucun nom parmi nous aujourd'hui, parce que cela

est devenu une partie nécessaire du travail de tout producteur.

— Comment ! est-ce que les hommes avaient le temps et l'occasion de cultiver les beaux-arts au milieu de la lutte désespérée pour la vie et la liberté, que vous m'avez racontée.

— Il ne faut pas croire que la nouvelle forme d'art fut basée principalement sur le souvenir de l'art du passé ; bien que, chose curieuse, la guerre civile eût été beaucoup moins destructrice des choses d'art que des autres, et bien que ce qui existait d'art sous les formes anciennes revécût merveilleusement pendant la dernière partie de la lutte, surtout en ce qui concerne la musique et la poésie. L'art du travail joyeux, comme on devrait l'appeler et dont je parle maintenant, jaillit presque spontanément, semble-t-il, comme d'une sorte d'instinct, parmi les hommes qui n'étaient plus contraints au douloureux et terrible surtravail ; cet instinct les portait à faire leur travail le mieux qu'ils pouvaient — à le faire parfait dans son genre : au bout de peu de temps, un désir de beauté parut s'éveiller dans les esprits des hommes, ils se mirent à ornementer gauchement et grossièrement les objets qu'ils fabriquaient ; une fois qu'ils eurent commencé, ce travail ne tarda pas à se développer. Tout ceci fut grandement facilité par la suppression de la malpropreté dont nos ancêtres immédiats s'accommodaient si aisément ; et par la vie de campagne, pleine de loisirs, mais non stupide, qui alors commença (comme je vous

l'ai déjà dit) à devenir très répandue. Ainsi enfin, et par degrés successifs, nous prîmes plaisir à notre travail ; puis nous devînmes conscients de ce plaisir ; on le cultiva et l'on prit soin d'en avoir son content ; alors la partie fut gagnée, et nous fûmes heureux. Puisse-t-il en être ainsi pour des siècles et des siècles !

XIX. *Retour à Hammersmith.* — Dick et Clara reviennent chercher l'Hôte et tous trois rentrent à Hammersmith au coucher du soleil, par le chemin frais rempli de gens aux costumes gais.

XX. *Encore la maison des Hôtes.* — La soirée se passe à entendre de la musique et à écouter des histoires « comme si l'on vivait en des temps très anciens », et l'Hôte eût joui d'un bonheur absolu, sans une crainte vague de ce que serait pour lui le réveil.

XXI. *En remontant la rivière.* — Mais il se réveille le lendemain dans la maison des Hôtes, il revêt un costume bleu préparé pour lui à la place de ses vieux vêtements et si beau qu'il en rougit de honte et de joie. Dick et Clara l'attendent, le bateau est paré et, après avoir dit adieu aux amis de Hammersmith, tous trois s'embarquent pour remonter la Tamise et aller prendre part à la fenaison dans les prairies du cours supérieur.

XXII

HAMPTON COURT, ET UN ADMIRATEUR DES TEMPS PASSÉS

A la fin de la première journée de voyage, qui leur a permis de visiter le vieux palais de Hampton Court, Dick, Clara et l'Hôte arrivent à Runnymede, où un vieillard leur offre l'hospitalité.

Tout au haut de la pente, nous arrivâmes à une haie, avec une porte ; le vieillard fit jouer le loquet et nous introduisit dans un jardin au fond duquel on pouvait voir une petite maison, dont une des petites fenêtres brillait de la lumière jaune des bougies. Nous pouvions voir, même sous la lumière indécise de la lune et la dernière lueur du couchant, que le jardin débordait de fleurs, et le parfum qu'elles exhalaient dans la fraîcheur tombante était si merveilleusement doux qu'il semblait le cœur même des délices du crépuscule de juin; nous nous arrêtâmes tous les trois instinctivement et Clara émit doucement un léger « Oh! » comme un oiseau qui va chanter.

— Qu'y a-t-il? dit le vieillard avec un peu d'humeur en la tirant par la main. Il n'y a pas de chien; avez-vous marché sur une épine qui vous a blessé le pied?

— Non, non, voisin, dit-elle ; mais que c'est délicieux, délicieux !

— C'est vrai, dit-il ; mais faites-vous tant d'attention à cela ?

Elle rit d'un rire musical et nos voix plus rudes se joignirent à la sienne ; puis elle dit :

— Certes, voisin ; pas vous ?

— Oh ! je ne sais, dit le vieillard ; et il ajouta, comme s'il avait un peu honte de lui-même :

— Du reste, vous savez, lorsque le fleuve déborde et que tout Runnymede est submergé, ce n'est pas fort agréable.

— *Moi*, j'aimerais cela, dit Dick. Quelle jolie promenade à la voile on ferait ici par une belle gelée, un matin de janvier.

— *Cela* vous plairait ? dit notre hôte. Eh bien, je ne discuterai pas avec vous, voisin ; ce ne serait pas la peine. Entrez et venez souper.

Nous montâmes un sentier pavé entre les rosiers, qui conduisait à une très jolie chambre, aux panneaux sculptés, propre comme une épingle neuve ; mais l'ornement principal était une jeune femme aux cheveux blonds et aux yeux gris, dont la figure, les mains et les pieds nus étaient bruns de hâle. Elle était très légèrement vêtue, et cela évidemment par goût, non par pauvreté, bien que ce fussent les premiers habitants de la campagne que je rencontrais, car sa robe était de soie et elle portait aux poignets des bracelets qui me parurent d'une grande valeur. Elle était étendue sur une peau de mouton près de la fenêtre, d'où elle s'élança à notre entrée ; lorsqu'elle vit les hôtes amenés par

le vieillard, elle frappa des mains et cria de joie, et, lorsque nous fûmes au milieu de la chambre, bel et bien dansa autour de nous, tant notre société lui faisait plaisir.

— Ah! ah! dit le vieillard, vous êtes contente, n'est-ce pas, Ellen?

La jeune fille alla vers lui en dansant, l'entoura de ses bras et dit :

— Oui, je le suis, et vous devriez l'être aussi, grand-père.

— Oui, oui, je le suis, dit-il, autant que je puis être content. Hôtes, veuillez vous asseoir.

Ceci nous parut assez étrange; plus encore, je suppose, à mes amis qu'à moi; Dick profita d'un moment où notre hôte et sa petite fille étaient tous deux sortis de la chambre pour me dire à voix basse :

— Un grognon : il y en a encore quelques-uns. Autrefois, dit-on, c'était une vraie plaie.

A dîner, le vieillard dit ses regrets des temps passés, qu'il juge par les livres qu'il en connaît. Ellen lui répond :

— Des livres, des livres, toujours des livres, grand-père! Quand comprendrez-vous qu'après tout, c'est le monde dans lequel nous vivons qui nous intéresse, le monde dont nous sommes une partie et que nous n'aimerons jamais trop? Regardez! dit-elle, et elle ouvrit plus large la croisée, nous montrant la blanche lumière que la lune faisait briller parmi les ombres noires du jardin, où courait un léger frisson de vent d'été dans la nuit, regardez! voilà nos livres aujourd'hui! et les voilà, dit-elle, et elle s'appro-

cha des deux amoureux et posa la main sur les épaules de chacun d'eux; et notre hôte aussi, avec son savoir et son expérience d'outre-mer; — oui, et vous-même, grand-père (un sourire passa sur sa figure en disant cela), avec toute votre humeur et votre désir de vous retrouver au bon vieux temps, — où, autant que je puis comprendre, un vieillard inoffensif et paresseux comme vous, ou bien serait à peu près mort de faim, ou bien aurait dû payer des soldats et des hommes pour prendre de force aux gens leur nourriture, leurs habits et leurs maisons. Oui, voilà nos livres, et, s'il nous en faut d'autres, ne pouvons-nous pas trouver de l'ouvrage dans les magnifiques constructions que nous élevons dans tout le pays (et je sais qu'il n'y a rien eu de pareil aux époques passées), où un homme peut montrer tout ce qu'il a en lui, et exprimer son esprit et son âme dans le travail de ses mains.

Elle s'arrêta un moment et je ne pouvais m'empêcher de la contempler et de penser que, si elle était un livre, les illustrations en étaient très charmantes. Le rouge montait à ses joues délicates, brûlées de soleil; ses yeux gris brillaient dans sa face brune, nous enveloppaient d'un bon regard. Elle s'arrêta, puis continua :

— Quant à vos livres, ils étaient bons dans un temps où des gens intelligents n'avaient guère autre chose à quoi ils pussent prendre plaisir, et où ils étaient bien obligés de pallier les viles misères de leur propre vie en s'imaginant les vies d'autres êtres. Mais j'affirme que,

malgré toute leur habileté, leur énergie, leur talent à conter des histoires, il y a en eux quelque chose de rebutant. Quelques-uns montrent par-ci par-là, il est vrai, quelque sentiment en faveur de ceux que les livres d'histoire appellent « pauvres », et dont nous nous représentons un peu les vies misérables ; mais aussitôt ils passent, et, à la fin du récit, il faut nous contenter de voir le héros et l'héroïne vivre heureux dans une île de béatitude au milieu des tourments des autres ; et cela, après une longue suite d'ennuis factices (ou pour la plupart factices) qu'ils ont eux-mêmes créés, agrémentés de mornes analyses absurdes sur leurs sentiments, leurs aspirations et tout le reste, tandis que le monde, même alors, a dû poursuivre sa voie, bêcher, coudre, cuire, construire et menuiser autour de ces... animaux inutiles.

XXIII

DE BON MATIN, A RUNNYMEDE

Bien qu'il n'y eût aucun bruit brutal pour me réveiller, je ne pus rester au lit le lendemain matin, alors que le monde semblait si bien éveillé et, malgré le vieux grognon, si heureux; je me levai donc et vis que déjà, de si bonne heure, quelqu'un s'était dérangé, car tout était propret et à sa place dans le petit salon, et la table mise pour le repas du matin. Personne, pourtant, n'était sur pied dans la maison; aussi je sortis, et après avoir fait une ou deux fois le tour du jardin débordant, j'errai à travers la prairie jusqu'au bord du fleuve, où notre bateau m'avait un air familier et amical. Je marchai un peu en remontant le courant et observai le léger brouillard qui ondoyait au-dessus de la rivière, jusqu'au moment où le soleil fut assez fort pour le chasser tout à fait; je vis l'ablette tacheter l'eau sous les buissons de saule, d'où les petites mouches dont elle se nourrit tombaient par myriades; j'entendis le grand chabot sauter en éclaboussant l'eau vers quelque phalène attardée, et me sentis presque revenir à mon enfance. Puis je revins vers le bateau, flânai là une minute ou deux; puis, lentement, je remontai la prairie pour gagner la

petite maison. Je remarquai alors qu'il y avait quatre autres maisons à peu près aussi grandes sur le versant de la rivière. Dans la prairie où je marchais, l'herbe n'était pas haute ; mais des haies de planches couraient à ma droite et à ma gauche, montant la pente, et, dans le champ de gauche ainsi séparé, on faisait maintenant les foins activement, à la simple manière de mon enfance. Mes pas, instinctivement, se portèrent de ce côté, car je voulais voir à quoi ressemblaient les faneurs de ces temps nouveaux et meilleurs, et aussi je m'attendais à y voir Ellen. Je m'approchai des planches et regardai dans le champ; je me trouvai tout près d'une longue ligne de faneurs en train d'étendre les andains pour sécher la rosée la nuit. Le plus grand nombre étaient de jeunes femmes, habillées à peu près comme Ellen la veille, non pas en soie pour la plupart, mais en mousseline de laine aux gaies broderies; les hommes étaient tous vêtus de flanelle blanche, avec des broderies de couleurs vives, qui donnaient à la prairie l'apparence d'une gigantesque corbeille de tulipes. Toutes les mains travaillaient activement, bien et posément, bien que le caquetage joyeux fût bruyant comme un bosquet d'étourneaux en automne. Une demi-douzaine d'entre eux, hommes et femmes, vinrent à moi et me serrèrent la main, me souhaitèrent le bonjour, et me posèrent quelques questions, d'où je venais, où j'allais, et, après m'avoir souhaité bonne chance, retournèrent à l'ouvrage. Ellen, à mon vif désappointement, n'était pas avec eux, mais

bientôt je vis une forme légère sortir du champ en haut de la pente et se diriger vers notre maison ; c'était Ellen, un panier à la main. Avant qu'elle arrivât à la porte du jardin, Dick et Clara sortirent qui s'arrêtèrent une minute, puis descendirent vers moi, laissant Ellen dans le jardin ; nous descendîmes ensuite tous les trois vers le bateau en causant : simple bavardage du matin. Là, nous restâmes un moment, pendant que Dick arrangeait certaines choses dans la barque, car nous n'avions emporté dans la maison que ce que la rosée aurait pu abîmer ; puis nous retournâmes à la maison, et lorsque nous fûmes près du jardin, Dick nous arrêta en posant la main sur mon bras, et dit :

— Tenez, regardez.

Je regardai, et par-dessus la haie basse je vis Ellen, protégeant ses yeux contre le soleil pour regarder du côté du champ où l'on faisait les foins ; un vent léger se jouait dans ses cheveux fauves, ses yeux étaient comme de brillantes pierreries au milieu de la figure hâlée et semblaient avoir gardé la chaleur du soleil.

— Voyez, Hôte, dit Dick ; est-ce que tout cela ne ressemble pas à un de ces contes de Grimm dont nous avons parlé à Bloomsbury ? Nous voici deux amoureux qui parcourons le monde, et nous sommes arrivés à un jardin enchanté, et voici la fée elle-même : je me demande ce qu'elle va nous faire ?

Rentrés à la maison les voyageurs entendent de nouvelles plaintes du vieillard auquel l'Hôte répond avec une vivacité dont il s'excuse. Mais Ellen reprend :

— Grand-père, notre hôte s'arrête par politesse ; ce qu'il a dans l'esprit devrait être dit ; et comme je sais très bien ce que c'est, je vais le dire pour lui ; comme vous savez, j'ai appris ces choses auprès de gens, qui...

— Oui, dit le vieillard, le sage de Bloomsbury, et d'autres.

— Oh, fit Dick, vous connaissez mon vieux parent Hammond ?

— Oui, dit-elle, et d'autres encore, comme le dit mon grand-père, et ils m'ont appris des choses dont voici la conclusion. Nous vivons aujourd'hui dans une petite maison, non parce que nous n'avons rien de plus grandiose à faire que de travailler dans les champs, mais parce que cela nous plaît ; car, si nous voulions, nous pourrions aller vivre dans une grande maison parmi d'agréables camarades.

Le vieillard grommela :

— C'est cela ! Comme si je voudrais vivre parmi ces gens vaniteux : ils me regarderaient tous de haut en bas !

Elle lui sourit gentiment, mais continua comme s'il n'avait pas parlé.

— Au temps passé, lorsque ces grandes maisons dont parle grand-père étaient si nombreuses, nous aurions été *obligés* de vivre dans une chaumière, que cela nous plût ou non ; et la dite chaumière, au lieu de renfermer tout ce qu'il nous faut, aurait été nue et vide. Nous n'aurions pas eu assez à manger, nos habits auraient été laids à voir, sales et dégoûtants. Vous, grand-père, il y a des années que vous

n'avez fait aucun gros travail, vous vous promenez et lisez des livres, et rien ne vous tracasse ; et moi je travaille dur quand cela me plaît, parce que cela me plaît, et que je crois que cela me fait du bien, cela me dérouille les muscles, me rend plus jolie à regarder, plus alerte et plus heureuse. Mais, dans ces temps passés, grand-père, il vous aurait fallu travailler dur malgré votre grand âge ; et vous auriez toujours eu à craindre d'être enfermé dans une sorte de prison en compagnie d'autres vieillards, affamé et sans distraction. Et moi j'ai vingt ans. Dans ce temps-là, ç'aurait été le commencement de mon âge mûr, en peu d'années j'aurais été exténuée, amaigrie, hagarde, assiégée de tourments et de misères, et personne n'aurait pu deviner que j'avais été une belle fille.

Est ce là ce que vous aviez dans l'esprit, Hôte ? dit-elle, les larmes aux yeux à la pensée des misères passées de femmes comme elle.

— Oui, dis-je, très ému, cela, et plus. Souvent, dans mon pays, j'ai vu cette lamentable transformation d'une belle, fraîche fille de campagne en pauvre femme de campagne toute meurtrie.

Le vieillard se tut un moment, puis il se reprit, et se retrancha dans sa phrase habituelle :

— Eh bien, cela vous plaît, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Ellen, je préfère la vie à la mort.

XXIV

EN REMONTANT LA TAMISE. DEUXIÈME JOURNÉE

Les voyageurs quittent Runnymede, passent devant Eton et Windsor conservés comme bibliothèque et musée, et arrivent à la nuit à Maple-Durham où Dick désire s'arrêter chez un de ses amis, Walter Allen, qui les reçoit.

L'ami de Dick paraissait être un homme de quarante ans, grand, aux cheveux noirs, l'air bon et pensif, mais, à mon étonnement, il y avait une ombre de mélancolie sur sa figure, et il semblait un peu absorbé, et inattentif à notre babil, malgré de visibles efforts pour écouter.

Dick le regardait de temps en temps, et paraissait mal à l'aise ; il dit enfin :

— Dites donc, mon vieux, s'il y a quelque chose dont nous n'avons pas eu connaissance lorsque vous m'avez écrit, ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux nous le raconter tout de suite ? Autrement nous croirons que nous sommes venus ici à un mauvais moment, où l'on ne nous désirait guère.

Walter rougit, et sembla ne retenir ses larmes qu'avec peine, mais dit enfin :

— Tout le monde ici est, bien entendu, en-

chanté de vous voir, Dick, vous et vos amis ; mais il est vrai que tout ne va pas bien, malgré le beau temps et la magnifique fenaison. Nous avons eu une mort ici.

— Eh bien, il faut vous faire une raison, voisin ; c'est chose inévitable.

— Oui, dit Walter, mais celle-ci fut une mort par violence, et il est probable qu'elle en amènera au moins une autre : et cela nous donne une sorte de sentiment de gêne entre nous ; et, à vrai dire, c'est un peu pourquoi si peu d'entre nous sont là ce soir.

— Racontez nous l'histoire, Walter ; peut-être cela vous aidera à secouer votre tristesse.

Walter dit :

— Oui, je vais le faire, et je le ferai en peu de mots, bien que, certes, on pourrait la délayer en une longue histoire, comme on faisait lorsqu'on traitait de semblables sujets, dans les anciens romans. Il y a ici une très charmante fille, que nous aimons tous, et que plusieurs font plus qu'aimer ; et, tout naturellement, elle aimait l'un de nous mieux que tous les autres. Et un autre d'entre nous (je ne le nommerai pas) devint bel et bien fou d'amour, et commença à se rendre aussi désagréable que possible — sans le faire exprès, bien entendu ; en sorte que la fille, qui l'aimait assez au commencement, se mit bel et bien à le détester. Naturellement, ceux qui le connaissaient le mieux, — moi entre autres — lui conseillèrent de s'en aller, car ses affaires empiraient de jour en jour. Il ne voulut pas tenir compte de notre avis

(ce qui, je pense, allait de soi), en sorte que nous dûmes lui dire qu'il *fallait* qu'il s'en allât, ou que l'inévitable envoi à Coventry [1] s'ensuivrait ; car son tourment personnel le dominait tellement que nous sentions que *nous* devrions partir, s'il ne le faisait pas.

Il accepta la chose mieux que nous ne l'espérions, lorsque je ne sais quoi, — une rencontre avec la jeune fille, je suppose, et quelques paroles vives avec l'amant heureux, survenu aussitôt après, — il perdit tout à fait son équilibre ; il saisit une hache et tomba sur son rival, alors que personne n'était là ; dans la lutte qui suivit, l'homme attaqué lui asséna un coup malheureux et le tua. Et maintenant le meurtrier à son tour est tellement bouleversé qu'il est capable de se tuer ; et, s'il le fait, la jeune fille en fera autant, j'en ai peur. Et à tout cela nous ne pouvons rien, pas plus qu'au tremblement de terre d'il y a deux ans.

— C'est très malheureux, dit Dick ; mais puisque l'homme est mort et ne peut être ramené à la vie, et que le meurtrier n'a pas agi par méchanceté, je ne peux pas comprendre pourquoi il ne s'en consolerait pas avant peu. D'ailleurs, la mort a bien choisi. Pourquoi un homme se laisserait-il obséder par un pur accident ? Et la jeune fille ?

— Toute cette histoire, dit Walter, semble l'avoir remplie d'effroi plus que de douleur. Ce

1. *Envoyer à Coventry*, expression qui rappelle un épisode de la guerre des Parlementaires contre Charles I, équivaut à peu près à « mettre en quarantaine ».

que vous dites pour l'homme est juste ou devrait l'être ; mais, voyez-vous, l'excitation et la jalousie qui préludèrent à cette tragédie avaient créé autour de lui une atmosphère mauvaise et fiévreuse à laquelle il ne semble pas capable d'échapper. Cependant, nous lui avons conseillé de s'en aller, de traverser la mer; mais son état est tel que je crois qu'il ne *peut* pas s'en aller, à moins que quelqu'un l'*emmène*, et je crois que ce sera moi qui le ferai, ce qui n'est pas précisément une gaie perspective.

— Oh! vous y trouverez un certain genre d'intérêt. Et, naturellement, il *faut* qu'il considère l'histoire d'un point de vue raisonnable, tôt ou tard.

— En tout cas, dit Walter, maintenant que j'ai soulagé mon esprit en vous attristant, finissons-en avec ce sujet pour le moment. Mènerez-vous votre hôte à Oxford?

— Oh! naturellement, nous devons y passer, dit Dick en souriant, puisque nous allons dans le haut fleuve; mais je ne comptais pas nous y arrêter, sans quoi nous serions en retard pour la fenaison là-bas. En sorte qu'Oxford et ma savante conférence à son propos, que je ferais d'après mon vieux parent, devront attendre que nous redescendions le fleuve, dans une quinzaine.

Je fus très étonné en entendant cette histoire et ne pus m'empêcher d'être surpris, d'abord, que le meurtrier n'eût pas été mis en prison jusqu'à ce qu'il fût prouvé qu'il n'avait tué son rival qu'en se défendant lui-même.

Pourtant, plus j'y pensai, plus il me devint évident qu'aucune interrogation de témoins, lesquels avaient constaté uniquement l'animosité entre les deux rivaux, n'aurait rien fait pour éclaircir l'affaire. Je ne pus m'empêcher de penser également que le remords de ce meurtrier confirmait ce que m'avait dit le vieil Hammond sur la manière dont ces gens étranges en usaient avec ce que j'avais été habitué à entendre appeler des crimes. Réellement, ce remords était exagéré ; mais il était évident que le meurtrier assumait toutes les conséquences de l'acte, et n'attendait pas que la société le blanchît en le punissant. Je n'avais plus aucune crainte que « le caractère sacré de la vie humaine » pût avoir à souffrir parmi mes amis de l'absence des travaux forcés et de la prison.

XXV. *Troisième jour sur la Tamise.* — Tout en causant avec Walter des moyens de guérir son ami, les voyageurs continuent leur navigation. L'Hôte remarque en passant que le vieux système d'écluse à vannes et contre-poids n'a pas été modifié ; il s'en étonne, mais pourquoi, fait observer Dick, s'embarrasser de machines compliquées là où elles ne sont pas nécessaires.

XXVI. *Les refuseurs obstinés.* — De la rivière l'on aperçoit une maison en construction. Les voyageurs vont voir les constructeurs qui refusent d'abandonner pour les foins la belle maison qu'ils ont commencée. Elle est toute de pierre ; tout autour une guirlande de fleurs et de personnages l'orne ; c'est une femme qui la sculpte, toute à la joie de ce beau travail dans un bel emplacement et par un temps délicieux.

XXVII

LE HAUT FLEUVE

Nous nous arrêtâmes à Wallingford pour notre repas de midi; naturellement, toute trace de saleté et de pauvreté avait disparu des rues de cette ville ancienne, beaucoup de vilaines maisons avaient été abattues, et beaucoup de jolies maisons neuves construites; mais ce qui me parut curieux, c'est que la ville ressemblait encore à la vieille cité que je me rappelais si bien, car elle était telle que celle-ci aurait dû être. A dîner, nous nous rencontrâmes avec un homme vieux, mais très brillant et intelligent, qui semblait être, sous une forme rustique, une seconde édition du vieil Hammond.

Le vieillard, nommé Henry Morsom, qui fera route avec les trois voyageurs jusqu'à Oxford, est un antiquaire, « très au courant de la période de transformation qui précéda le nouvel état de choses » qui leur donne beaucoup de détails à ce sujet et « particulièrement sur l'exode de la population des villes vers la campagne, et la recouvrance graduelle, par les gens d'éducation urbaine, d'une part, et par les gens d'éducation rustique, de ces arts qu'ils avaient perdus les uns comme les autres ». Morsom leur fit aussi visiter une sorte de musée d'objets manufacturés depuis les derniers temps du machinisme. Puis les voyageurs remontent en bateau.

Au moment où Dick plaçait les avirons dans les tolletières, l'avant d'une autre barque pénétrait sous l'arche basse. Rien qu'à première vue, c'était un gai petit bateau, vert brillant, avec des fleurs peintes d'un élégant dessin. Lorsqu'il dépassa l'arche, une personne, aussi brillante et gaiement vêtue que la barque, s'y leva; une jeune fille élancée, habillée de soie bleu clair, qui voltigeait dans le courant d'air du pont. Il me sembla connaître cette personne, et, en effet, lorsqu'elle tourna sa tête vers nous et nous montra sa belle figure, je vis avec joie qu'elle n'était autre que la fée de l'abondant jardin de Runnymede, Ellen.

Nous nous arrêtâmes pour la recevoir. Dick se leva dans la barque et lui cria un chaleureux bonjour; j'essayai d'être aussi chaleureux que Dick, mais ne réussis pas; Clara agita sa main délicate, et Morsom, approuvant de la tête, regarda avec intérêt. Quant à Ellen, dont le magnifique teint brun était rendu plus profond par l'émotion, elle amena le plat-bord de sa barque le long de la nôtre et dit :

— Vous voyez, voisins, je n'étais pas sûre que vous reviendriez tous trois par Runnymede, ni, si vous le faisiez, que vous vous y arrêteriez; en outre, je ne sais pas si nous n'allons pas partir, mon père et moi, dans une ou deux semaines, car il veut voir un frère dans le nord, et je n'aimerais pas le voir partir sans moi. J'ai donc pensé que je ne vous reverrais jamais, ce qui m'a fait de la peine, et... et je vous ai rejoints.

— Eh bien ! dit Dick, nous en sommes tous certainement très heureux ; mais vous pouvez être sûre que nous n'aurions pas manqué, Clara et moi du moins, d'aller vous voir, et d'y retourner si nous ne vous avions pas trouvés la première fois. Mais, chère voisine, vous êtes seule dans votre barque et vous avez ramé assez dur, il me semble ; vous aurez plaisir à vous asseoir un peu tranquillement ; nous ferons bien de nous partager.

L'on décide que l'Hôte montera dans la barque d'Ellen.

Je montai dans la nouvelle barque, non sans transport, et, prenant les avirons, je me mis au travail de façon à me faire valoir. Car, — faut-il le dire ? — il me semblait que ce monde si heureux était plus heureux encore, parce que je me trouvais si près de cette étrange fille ; cependant, je dois dire que, de toutes les personnes que j'avais vues dans ce monde renouvelé, elle était pour moi la moins familière, la plus dissemblable que j'aurais pu imaginer. Clara, par exemple, si belle et brillante qu'elle fût, n'était pas différente d'une jeune dame *très* agréable et simple ; et de même les autres femmes ne paraissaient rien de plus que des spécimens, en beaucoup mieux, de types que j'avais connus dans d'autres temps. Mais cette jeune fille n'était pas seulement belle d'une beauté tout à fait différente de celle d'une « jeune dame », elle était de toute manière étrangement intéressante, en sorte que je restais à chaque instant dans l'attente de ce

qu'elle allait dire ou faire, à ma surprise et à ma joie. Non qu'il y eût rien de saisissant dans tout ce qu'elle disait ou faisait, mais la manière en tout était nouvelle, et toujours avec cet indéfinissable intérêt et plaisir à la vie que j'avais plus ou moins remarqué chez tout le monde, mais qui chez elle était plus accusé et plus charmant que chez personne autre que j'eusse vu.

A Oxford, Morsom quitte les voyageurs, qui arrivent au clair de lune à une petite ville où ils couchent dans une maison peu habitée, la plupart des gens étant sous la tente dans les champs.

XXVIII. *Le petit bras.* — Le lendemain l'Hôte est encore dans la barque d'Ellen et, charmé, il se résout à lui avouer que « s'il lui est plus facile qu'à elle de se représenter tout le vilain passé, c'est parce que lui-même en était ».

XXIX. *Un lieu de repos sur la Haute Tamise.* — Dans la matinée, les voyageurs font halte sur la rive en pente d'où ils voient des maisons de cultivateurs « peu ornées, mais avec une élégance naturelle pareille à celle des arbres ». L'Hôte dit à Ellen l'horrible vulgarité des maisons de l'ancien temps, en particulier des habitations des riches qui réfléchissaient nécessairement la saleté et la nudité de la vie des pauvres gens astreints à les construire et à les orner.

XXX

FIN DU VOYAGE

Le voyage touche à son terme. Les rameurs aperçoivent sur la rive les amis de Dick qui les attendent et leur font fête.

En quelques minutes, après avoir traversé un passage tourbillonnant, puis le vif courant qui venait du gué, nous échouâmes nos barques sur une minuscule plage de sable calcaire, et mîmes pied à terre pour tomber dans les bras de nos amis du haut fleuve, notre voyage terminé.

Je me dégageai de la mêlée joyeuse, et montant sur la route de voitures qui suivait le cours du fleuve à quelques pieds au-dessus de l'eau, je regardai autour de moi. A ma gauche, la rivière descendait au milieu d'une large prairie, toute grise maintenant des herbes mûries qui grenaient; l'étincellement de l'eau m'échappait en ce moment, caché par la berge, mais au-dessus de la prairie je pouvais voir les pignons d'une maison, là où je savais que devait être l'écluse, et qui semblait attenir maintenant à un moulin. Une ligne boisée peu élevée limitait le bassin du fleuve vers le sud et le sud-est, d'où nous étions venus, et il y avait quelques maisons basses au pied de cette arête, et au sommet de sa pente. Je me tournai un peu vers la

droite, et, à travers les branches d'aubépine et les longues pousses des églantiers, je pus voir la plaine s'étendre au loin sous le soleil du soir calme, jusqu'à une douce ligne bleue, où quelque chose comme des collines semblait servir de pâturages de moutons. Devant moi les bouquets d'ormes cachaient la plupart des habitations humaines qu'il y avait de ce côté de la rivière ; mais, à droite de la route de voitures, quelques constructions grises des plus simples se montraient ça et là.

Je restai là dans une disposition rêveuse, et je me frottais les yeux comme lorsqu'on n'est pas bien éveillé, et je m'attendais presque à voir cette société de beaux hommes et de belles femmes aux gais costumes se changer en deux ou trois hommes à jambes de fuseau, tout courbés, et en femmes hagardes, aux yeux creux, déjetées, telles qu'autrefois elles foulaient le sol de ce pays de leurs lourds pas désespérés, tous les jours, par toutes saisons, chaque année. Pourtant il ne se produisit aucun changement, et mon cœur se gonfla de joie en pensant à tous les jolis villages gris, depuis le fleuve jusqu'à la plaine et de la plaine aux collines, que je pouvais si bien me représenter, tous peuplés maintenant de ces gens heureux et aimables, qui avaient rejeté la richesse et atteint la prospérité.

XXXI

VIEILLE MAISON, NOUVELLES GENS

Comme je restais là, Ellen s'éloigna de nos heureux amis qui étaient encore sur la petite plage, et vint vers moi. Elle me prit par la main et dit doucement :

— Conduisez-moi tout de suite à la maison ; nous n'avons pas besoin d'attendre les autres : j'aime mieux les laisser.

J'avais envie de dire que je ne savais pas où aller, et que les riverains nous conduiraient ; mais, presque malgré moi, mes pieds se dirigèrent suivant le chemin connu [1]. Le chemin montait jusqu'à un petit champ limité d'un côté par un petit bras du fleuve ; à droite on pouvait voir un groupe de petites maisons et de granges, nouvelles et anciennes, et devant nous une grange de pierre grise et un mur en partie recouvert de lierre, au-dessus duquel se montraient quelques pignons gris. La route du village s'arrêtait au creux du susdit petit bras. Nous franchîmes la route, et, de nouveau presque malgré moi, ma main souleva le loquet d'une porte dans le mur ; nous nous trouvâmes bientôt sur un sentier pavé qui montait

1. La maison près de laquelle les voyageurs ont débarqué est Kelmscott, la maison même de W. Morris, où il installa son imprimerie.

vers la vieille maison où le destin, sous la forme de Dick, m'avait si singulièrement amené en cette nouvelle société humaine. Ma compagne émit un soupir d'agréable surprise et de joie ; et je n'en fus pas surpris, car le jardin entre le mur et la maison embaumait des fleurs de juin, et les roses se pressaient les unes contre les autres avec cette délicieuse surabondance de petits jardins bien soignés qui à première vue éteint en celui qui regarde tout autre sentiment que celui de la beauté. Les merles sifflaient à qui mieux mieux, les pigeons roucoulaient au faîte du toit ; plus loin, dans les hauts ormes, les corneilles bavardaient au milieu des jeunes feuilles, et les martinets tournoyaient en criant autour des pignons. Et la maison elle-même était le gardien qui convenait à toute la beauté de cet été triomphal.

De nouveau Ellen fit écho à mes pensées en disant :

— Oui, ami, voilà ce que je suis venue voir : cette vieille maison aux nombreux pignons, construite par les simples gens de campagne qui vécurent en des temps depuis longtemps écoulés, insoucieux de toute l'agitation des villes et des cours ; elle est encore charmante parmi toute la beauté que les temps récents ont créée ; et je ne m'étonne pas que nos amis en prennent grand soin et l'apprécient tant. C'est pour moi comme si elle avait attendu ces heureux jours, et conservé les miettes de bonheur réunies du passé confus et tumultueux.

Elle me conduisit tout près de la maison, et

posa ses mains et ses beaux bras hâlés sur le mur couvert de lichen comme pour l'embrasser, et s'écria :

— Oh ! oh ! que j'aime la terre, et les saisons, et l'air, et toutes choses, et tout ce qui vit, — comme ceci !

Je ne pus lui répondre, ni dire un mot. Sa joie, son allégresse, étaient si vives et pénétrantes, et sa beauté si fine, où pourtant l'énergie était si bien marquée, leur donnait une expression si parfaite, que toute parole eût été banale et futile. J'avais peur de voir les autres arriver tout à coup et rompre le charme dont elle m'enveloppait ; mais nous restâmes là un moment, au coin du gros pignon de la maison, et personne ne vint. Bientôt j'entendis les voix gaies à quelque distance, et je compris qu'ils suivaient la rivière, vers la grande prairie de l'autre côté de la maison et du jardin.

Nous reculâmes un peu, pour regarder la maison : la porte et les fenêtres laissaient entrer l'air embaumé, séché par le soleil ; aux rebords des fenêtres supérieures étaient suspendus des festons de fleurs en l'honneur de la fête, comme si les autres partagaient notre amour de la vieille maison.

— Entrez, dit Ellen. J'espère que rien ne la gâtera à l'intérieur ; et je ne le pense pas. Venez ! il va falloir rejoindre les autres. Ils sont allés aux tentes ; car certainement ils doivent avoir des tentes plantées pour les faneurs : la maison ne pourrait pas contenir un dixième des gens, j'en suis sûre.

Elle me conduisit à la porte, en murmurant d'une voix un peu oppressée :

— La terre, et ce qui naît d'elle, et tout ce qui vit ! Si je pouvais seulement dire ou montrer comme je l'aime !

Nous entrâmes et ne rencontrâmes personne dans aucune pièce en circulant de chambre en chambre, — depuis le porche couvert de roses jusqu'aux étranges et bizarres mansardes parmi les grandes poutres du toit, où avaient couché, aux temps anciens, les cultivateurs et les pâtres du manoir, et qui maintenant, à voir les lits de petite taille et le fouillis d'objets inutiles et négligés — bouquets de fleurs fanées, plumes d'oiseaux, coquilles d'œufs de sansonnets, bouts de rubans de laine dans des pots, et ainsi de suite — paraissaient être habitées par des enfants.

Partout il n'y avait que peu de mobilier, rien que l'indispensable, et de forme des plus simples. Le goût d'ornementation extravagant que j'avais remarqué ailleurs dans ce peuple semblait ici avoir cédé devant le sentiment que la maison elle-même, et tout son ensemble, était l'ornement de la vie rustique au milieu de laquelle elle était venue s'échouer dans des temps anciens, et que l'orner ne ferait qu'empêcher d'en jouir comme morceau de beauté naturelle.

Enfin nous nous assîmes dans une chambre au-dessus du mur qu'Ellen avait embrassé qui était encore tendue de vieilles tapisseries, primitivement sans valeur artistique, mais maintenant passées, avec d'agréables tons gris qui s'harmonisaient parfaitement au calme du lieu,

et qu'une décoration plus brillante et plus remarquable aurait mal remplacées.

Pendant que nous étions assis là, je posai quelques questions au hasard à Ellen, mais j'écoutai à peine ses réponses, et bientôt je me tus et devins presque inconscient de toute chose, sauf que j'étais là, dans cette antique chambre, les pigeons roucoulant sur les toits de la grange et du pigeonnier que je voyais par la fenêtre en face de moi.

La pensée me revint au bout d'une minute ou deux, je crois, mais, comme dans un rêve éveillé, il me sembla que cela avait duré longtemps, lorsque je vis Ellen assise, qui paraissait plus pleine de vie, de joie et de désir, par le contraste avec la tapisserie grise, pâlie, au dessin banal, supportable aujourd'hui seulement parce qu'il était devenu si faible, si fané.

Elle me regarda doucement; mais, comme si elle lisait en moi à livre ouvert, elle dit :

— Vous avez repris votre éternelle comparaison entre le passé et le présent, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, dis-je. Je pensais à ce que vous, avec votre capacité et votre intelligence, avec votre amour du plaisir et votre impatience de toute contrainte inutile,... à ce que vous auriez été dans le passé. Et maintenant encore, alors que tout est bien et l'a été depuis longtemps, cela me fait mal au cœur de penser à tout ce qui a été gaspillé de vie pendant tant d'années !

— Tant de siècles, tant d'âges !

— C'est vrai, trop vrai; et je me tus de nouveau.

Elle se leva et dit :

— Venez, je ne veux pas vous laisser repartir si vite dans un rêve. S'il faut que nous vous perdions, je veux que vous voyez d'abord tout ce que vous pourrez avant de vous en aller.

— Me perdre ? M'en aller ? Est-ce que je ne dois pas partir avec vous vers le nord ? Que voulez-vous dire ?

Elle eut un sourire un peu triste et dit :

— Pas encore ; n'en parlons pas encore. Seulement, à quoi pensiez-vous à l'instant ?

Je dis avec hésitation :

— J'étais en train de penser : Le passé, le présent ? n'aurait-elle pas dû dire le contraste du présent et de l'avenir, du désespoir morne et de l'espérance ?

— Je le savais, dit-elle. Et elle me prit la main et ajouta avec animation : Venez, pendant qu'il en est temps encore ! Venez !

Et elle me fit sortir de la chambre ; tandis que nous descendions et sortions de la maison dans le jardin par une petite porte de côté où aboutissait un curieux couloir, elle me dit d'une voix calme, comme pour me faire oublier sa subite nervosité :

— Venez ! nous devrions rejoindre les autres avant qu'ils viennent ici nous chercher. Et, permettez-moi de vous le dire, mon ami, je vois que vous êtes trop disposé à vous laisser aller à une rêverie contemplative, certainement parce que vous n'êtes pas encore habitué à notre vie de repos dans l'activité, de travail qui est un plaisir et de plaisir qui est du travail.

Elle s'arrêta un moment, et lorsque nous fûmes de nouveau dans le jardin, elle dit :

— Mon ami, vous disiez que vous vous demandiez ce que j'aurais été si j'avais vécu à cette époque passée d'agitation et d'opposition. Je crois avoir étudié son histoire et la connaître assez bien. J'aurais été au nombre des pauvres, car mon père, lorsqu'il travaillait, était un simple cultivateur. Eh bien, je n'aurais pas pu le supporter; aussi ma beauté, mon intelligence, mon éclat (elle parlait sans rougir ni sourire de fausse honte) auraient été vendus à des hommes riches, et ma vie aurait été perdue, car j'en sais assez là-dessus pour savoir que je n'aurais pas eu de choix, ni aucun pouvoir de direction sur ma vie, et que je n'aurais jamais acheté aux hommes riches ni plaisir, ni même occasion d'agir par où j'aurais pu me procurer quelque émotion sincère. J'aurais fait naufrage et me serais perdue d'une manière ou d'une autre, soit par misère, soit par le luxe. Est-ce bien cela ?

— Oui, c'est cela, dis-je.

Elle allait dire autre chose, lorsque s'ouvrit dans la bordure une petite porte qui conduisait à un champ ombragé d'ormes, et Dick, joyeux et vif, monta l'allée du jardin et fut bientôt entre nous, une main sur l'épaule de chacun.

Dick est venu chercher l'Hôte, pensant qu'il désirerait se baigner avant le dîner.

XXXII

LE COMMENCEMENT DE LA FÊTE. — FIN

Dick me conduisit aussitôt dans le petit champ, qui — je l'avais vu du jardin — était couvert de tentes aux gaies couleurs, disposées en files régulières, autour desquelles étaient assis ou étendus sur le gazon quelque cinquante ou soixante hommes, femmes et enfants, tous au comble de la bonne humeur et de la joie — avec leur humeur de fête, pour ainsi dire.

— Vous vous dites que nous n'avons pas grand concours de monde, dit Dick; mais il faut vous rappeler que nous en aurons davantage demain; car, dans ce travail de la fenaison, il y a place pour un grand nombre de gens qui ne ne sont pas très habiles dans les choses de la campagne, et il y en a beaucoup qui mènent des vies sédentaires et qu'il serait vraiment peu aimable de priver de leur plaisir des foins — hommes de science et étudiants retirés, pour la plupart, — de sorte que les ouvriers habiles, excepté ceux dont on a besoin comme faucheurs et directeurs du travail, se tiennent à l'écart et prennent un repos complet, ce qui est bon pour eux, que cela leur plaise ou non, vous comprenez; ou bien ils s'en vont dans d'autres régions,

comme je fais ici. Vous voyez, on n'aura pas besoin des hommes de science, des historiens et des étudiants en général, avant que nous soyons en plein dans le fanage, ce qui, naturellement, ne viendra pas avant après-demain.

Tout en parlant, il me fit traverser le petit champ jusqu'à une sorte de chaussée qui dominait la prairie du bord de l'eau; puis, tournant à gauche par un sentier dans l'herbe mûre, qui était dense et très haute, il me conduisit à la rivière, au-dessus du barrage et de son moulin. Là, ce fut délicieux de nager dans la vaste pièce d'eau au-dessus de l'écluse, où la rivière, retenue par le barrage, s'élargissait beaucoup.

— Nous voilà maintenant bien disposés pour le dìner, dit Dick lorsque nous fûmes rhabillés et reprîmes le chemin à travers l'herbe.

Nous ne remontâmes pas vers la maison, mais suivîmes un sentier le long d'un champ de blé maintenant presque prêt à mûrir. Je dis :

— Nous ne dinons donc pas dans la maison ni dans le jardin ? — je le pensais bien, du reste. Où se réunit-on, alors ? car je vois que la plupart des maisons sont très petites.

— Oui, vous avez raison, elles sont petites dans cette région : il subsiste tant de bonnes maisons que les gens vivent beaucoup dans ces petites maisons éparses. Quant au dìner, nous allons avoir notre fête dans l'église. Je voudrais, en votre honneur, qu'elle fût aussi grande et belle que celle de la vieille ville romaine à l'ouest, ou celle de la ville forestière au nord ; mais elle pourra nous contenir tous ;

et, si petite qu'elle soit, elle est belle à sa manière.

Ceci m'était assez nouveau, ce dîner dans une église, et je pensais aux bières d'église du moyen-âge ; mais je ne dis rien, et bientôt nous arrivâmes sur la route qui traversait le village. Dick regarda dans les deux sens, et ne voyant devant nous que deux groupes isolés, dit :

— Il semble que nous devons être un peu en retard ; ils ne sont plus là ; et certainement ils se feront un devoir de vous attendre, comme l'hôte des hôtes, puisque vous êtes venu de si loin.

Il se hâtait tout en parlant, et je le suivais, et bientôt nous arrivâmes à une petite avenue de tilleuls, qui conduisait droit au porche de l'église, dont la porte ouverte laissait passer un bruit de voix joyeuses, de rires, et de gaieté diverse.

— Oui, c'est l'endroit le plus frais par cette chaude soirée, Venez ; ils seront contents de vous voir.

Malgré mon bain, l'air me paraissait plus lourd, plus étouffant qu'à aucun moment de notre voyage.

Nous entrâmes dans l'église, qui était un petit édifice simple, avec un seul petit bas-côté séparé de la nef par trois arches rondes, un sanctuaire et un transept assez grand pour un si petit monument ; les fenêtres étaient du style gracieux de l'Oxfordshire au quatorzième siècle. Aucune décoration d'architecture moderne ; il semblait que personne n'y eût touché depuis

que les Puritains avaient passé à la chaux, sur les murs, les saints et les histoires du moyen-âge. Par contre, elle était gaiement parée pour cette fête, avec des festons de fleurs entre les colonnes et de grands pots de fleurs par terre tout autour ; sous la fenêtre du couchant, deux faux en croix étaient accrochées, dont les lames, blanches de poli, brillaient parmi les fleurs qui les enlaçaient. Mais le plus bel ornement était la foule d'hommes et de femmes, beaux, à l'air heureux, qui entouraient la table, et, avec leurs figures radieuses, leurs riches chevelures et leurs gais vêtements de fête, paraissaient, comme dit le poëte persan, une corbeille de tulipes au soleil. Bien que l'église fût petite, il y avait beaucoup de place ; car une petite église fait une assez grande maison, et ce soir là il n'était pas besoin de mettre des tables en travers dans les transepts ; mais, sans aucun doute, il en faudrait le lendemain, lorsque les savants dont avait parlé Dick seraient arrivés pour prendre au travail de la fenaison leur part plus modeste.

Je me tenais sur le seuil avec la figure souriante d'un homme qui va prendre part à une fête dont il est prêt à jouir pleinement. Dick, à côté de moi, jetait sur la société un regard circulaire, d'un air propriétaire, à ce qu'il me sembla. En face de moi étaient assises Clara et Ellen, avec, entre elles, la place vide de Dick : elles souriaient, mais leurs beaux visages étaient tournés en sens contraire vers leurs voisins qui causaient avec elles, et elles ne

paraissaient pas me voir. Je me tournai vers Dick, m'attendant à ce qu'il me conduisît, et il tourna vers moi son visage ; mais, chose étrange à dire, bien que son visage fût aussi souriant et joyeux que jamais, il ne répondit pas à mon regard, — il parut même ne pas faire attention le moins du monde à ma présence, et je remarquai que personne ne me regardait. Une angoisse me saisit, comme de quelque désastre longtemps attendu et subitement éprouvé. Dick s'avança un peu sans me dire un mot. J'étais à moins de trois mètres de ces deux femmes, dont je n'avais été le compagnon que bien peu de temps, et qui cependant, me semblait-il, étaient devenues mes amies. La figure de Clara était maintenant tournée vers moi, bien en face, mais elle non plus ne paraissait pas me voir, malgré, je me le rappelle, mon regard suppliant qui cherchait le sien. Je me tournai vers Ellen, et elle parut me reconnaître un moment; son resplendissant visage s'assombrit aussitôt, elle secoua la tête avec un regard navré, et l'instant d'après toute conscience de ma présence s'était dissipée sur sa figure.

Je me sentis seul et dénué au-delà de ce que les mots peuvent dire. J'hésitai encore à peu près une minute, puis je m'en allai, je quittai le porche, et par l'avenue de tilleuls je gagnai la route, tandis que les merles autour de moi sifflaient à qui mieux mieux dans les buissons par cette chaude soirée de juin.

Une fois encore, sans aucun effort conscient de volonté, je regardai du côté de la vieille

maison près du gué; mais en tournant le coin qui conduisait aux restes de la croix du village, je me trouvai devant une personne qui contrastait étrangement avec les gens joyeux et beaux que j'avais laissés derrière moi dans l'église. C'était un homme qui paraissait vieux, mais je savais reconnaître, par une habitude maintenant à demi oubliée, qu'il n'avait pas, en réalité, beaucoup plus de cinquante ans. Sa figure était rugueuse et barbouillée plutôt que sale ; ses yeux, mornes et chassieux ; le corps courbé, les mollets maigres et fuselés, les pieds traînants et lourds. Ses vêtements étaient un mélange de saleté et de haillons que je ne connaissais que trop depuis longtemps. Lorsque je passai devant lui, il toucha son chapeau avec quelque politesse réellement bienveillante et beaucoup de servilité.

Avec une inexprimable répulsion, je me hâtai derrière lui, et courus le long de la route qui menait au fleuve et au bas du village ; tout à coup, je vis pour ainsi dire un nuage noir venir à moi en se déroulant, comme un cauchemar de mon enfance ; et pendant un moment je n'eus conscience de rien, que d'être dans l'obscurité ; étais-je debout, assis ou couché, je n'aurais pu le dire.



J'étais dans mon lit, chez moi, dans le triste Hammersmith, et je pensais à tout cela ; et j'essayais de me rendre compte si j'étais accablé

de désespoir, en m'apercevant que j'avais rêvé ; et, chose étrange, je trouvai que je n'étais pas tellement désespéré.

Ou était-ce bien un rêve ? Si c'en était un, pourquoi avais-je eu si constamment conscience de ne voir toute cette nouvelle vie que du dehors, encore pris dans les préjugés, les angoisses, les dégoûts de mon époque de doute et de lutte ?

Tout le temps, si vivants que fussent pour moi ces amis, j'avais eu le sentiment que je n'avais rien à faire parmi eux : comme si le temps dût venir où ils me rejetteraient et me diraient, comme semblait le dire le dernier regard navré d'Ellen : « Non, cela ne va pas ; vous ne pouvez être des nôtres ; vous appartenez si complètement au malheur du passé, que notre bonheur même vous pèserait. Retournez, maintenant que vous nous avez vus, et que par vos yeux vous avez appris que, malgré toutes les maximes infaillibles de votre époque, il reste encore des jours de repos pour le monde, quand l'autorité se sera changée en camaraderie, — pas avant. Retournez donc, et tant que vous vivrez, vous verrez tout autour de vous des gens occupés à faire vivre aux autres des vies qui ne leur appartiennent pas, tandis qu'eux-mêmes ne se soucient en rien de leur vraie vie, des hommes qui haïssent la vie tout en craignant la mort. Retournez, et soyez d'autant plus heureux que vous nous avez vus, que vous avez ajouté un peu d'espérance à votre lutte. Continuez à vivre, tant que vous pourrez,

en vous efforçant, quelles que doivent être les souffrances et la peine, à instaurer peu à peu l'ère nouvelle de camaraderie, de repos et de bonheur. »

Oui, certes ! et si d'autres peuvent le voir comme je l'ai vu, alors il faut l'appeler une vision, et non un rêve.

Ce volume a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués.

Pithiviers. — Imp. L. GAUTHIER

BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE

VOLUMES PRÉCÉDEMMENT PARUS

N° 1. Maurice Lauzel. *Manuel du coopérateur socialiste.*
N°s 2-4. Émile Vandervelde. *Le collectivisme et l'évolution industrielle.*
N° 5. Hubert Bourgin. *Proudhon*, avec portrait.
N°s 6 et 7. Léon Blum. *Les Congrès ouvriers et socialistes français* (1876-1900).
N° 8. *Le Manifeste communiste*, I, traduction nouvelle par Charles Andler.

N°s 9-10. Karl Marx et F. Engels

LE MANIFESTE COMMUNISTE

II. INTRODUCTION HISTORIQUE & COMMENTAIRE

PAR CHARLES ANDLER

Le *Manifeste communiste* de Marx et d'Engels est l'écrit de propagande le plus vigoureux qu'ait produit le socialisme scientifique. Mais il est obscur et rempli d'allusions à des faits historiques dont la connaissance, familière aux ouvriers de 1847, est devenue rare aujourd'hui, même parmi les hommes cultivés. Le Commentaire qui en est offert ici voudrait éclaircir toutes ces allusions et lever les difficultés de doctrine.

Au cours de la recherche que ce travail a coûté, l'auteur a cru remarquer que Marx et Engels n'ont pas visé à l'originalité. Leur système se présente comme la synthèse, au contraire, de toutes les expériences prolétariennes antérieures et de tous les systèmes. Le fait mis pour la première fois en lumière, c'est la marche parallèle et la connexion étroite du mouvement ouvrier allemand et du mouvement ouvrier français. Les groupes de Venedey et de Schuster ont été affiliés a la *Société des Droits de l'homme*, ceux de Weitling à la *Société des Saisons*, les groupes marxistes à l'organisation de Ledru-Rollin.

Le départ est fait, par une analyse méthodique, entre ce qui appartient, dans le *Manifeste*, à Marx et ce qui est dû à Engels; et, par surcroît, on fait connaître les sources de chacun d'eux. Le résultat de cette recherche des sources est surprenant. Car, en mettant à part l'économiste Frédéric List, il apparaît qu'elles sont françaises entièrement. Sismondi, Bazard, Proudhon, Vidal, Blanqui, Buret, Pecqueur et le babouvisme, dans la forme que lui avait donnée Buonarroti, ont fourni presque toute la matière du premier marxisme.

BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE

La **Bibliothèque socialiste,** dont la *Société Nouvelle de librairie et d'édition* entreprend la publication, comprend des œuvres de propagande et de doctrine, des études historiques et biographiques, des réimpressions et des traductions d'ouvrages socialistes importants, etc.

La **Bibliothèque socialiste** forme une série de volumes in-16 d'un format commode et d'une impression soignée.

La **Bibliothèque socialiste** *paraît par numéros de cent pages,* les œuvres étendues comprenant, s'il y a lieu, deux ou trois numéros (200 ou 300 pages).

Prix du numéro 0 fr. 50. Franco à domicile 0 fr. 60. Le numéro double 1 fr.; franco 1 fr. 20. Le numéro triple 1 fr. 50; franco 1 fr. 80.

Il paraît au cours de l'année **douze numéros.**

Prix de souscription à la série de douze numéros : **6 fr. franco.**

Prix pour les groupes, syndicats et coopératives socialistes : le numéro 0 fr. 35; franco 0 fr. 45. Le numéro double 0 fr. 70; franco 0 fr. 90. Le numéro triple 1 fr. 05; franco 1 fr. 35.

PARAITRONT SUCCESSIVEMENT :

ANATOLE FRANCE. *Opinions sociales,* 2 volumes.
ARISTIDE BRIAND. *La grève générale.*
Etc., etc.